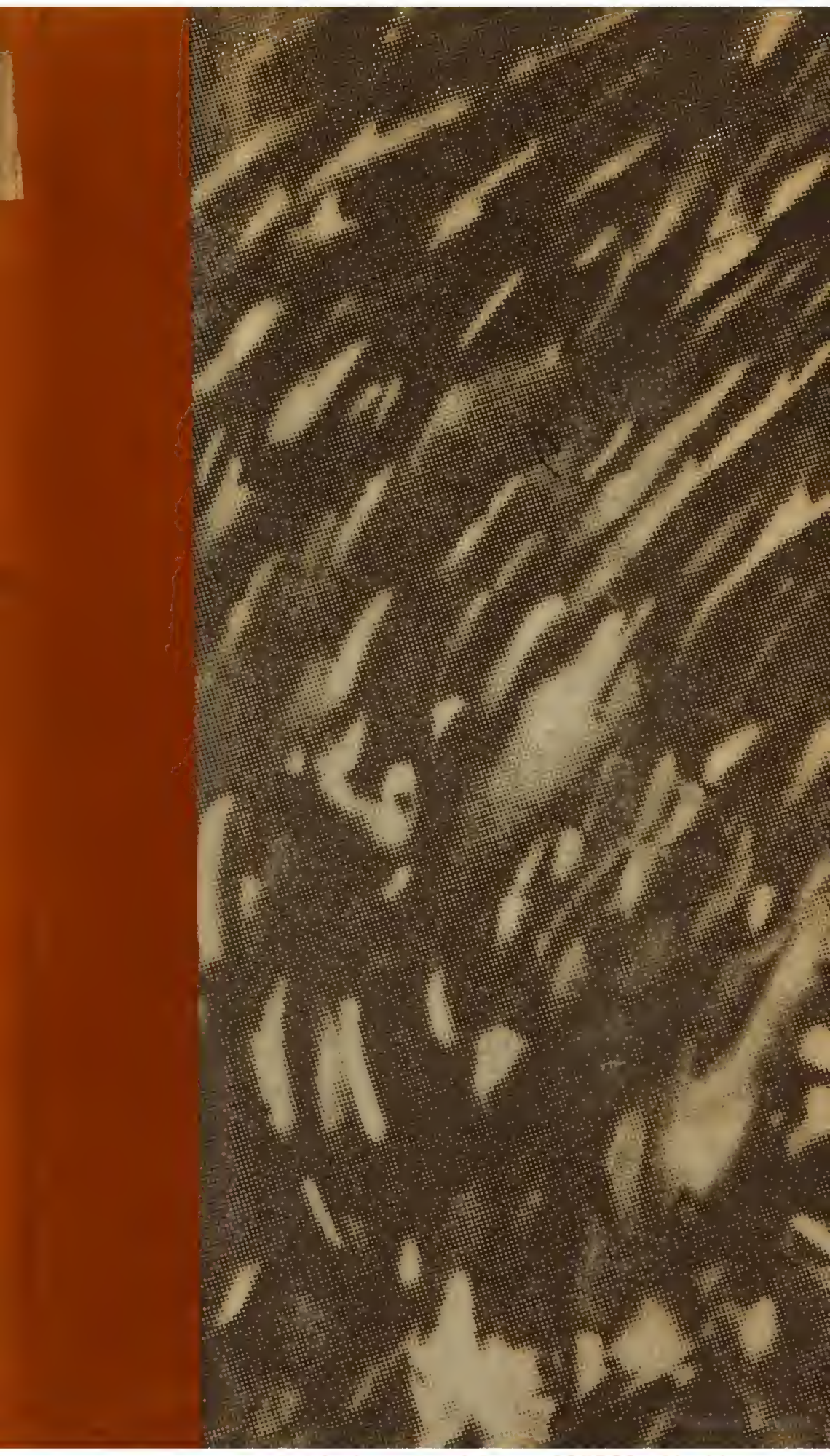
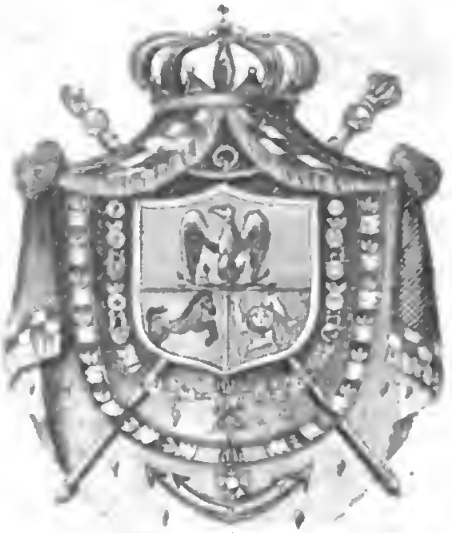
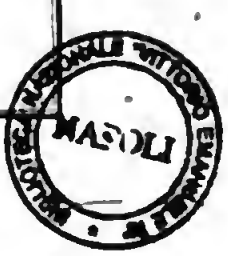


Palat. XLV 165 (1



Bibliothèque de S. M.
Le Roi



BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

Rocko chargé des dépêches de sa jeune maîtresse s'élève).

L'INDOUS,

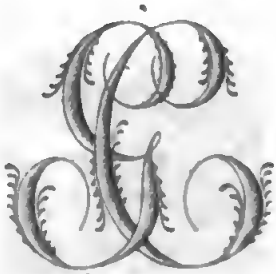
ou

La Fille aux deux pères;

Par J. P. BRES

Auteur de Reconnaissance et Repentir,
La Trémouille, &c.

TOME I.



A PARIS,

A la Librairie Économique,
rue de la Harpe N°. 94, ancien Collège d'Harcourt.

1809.

AVIS.

Bien des gens se plaignent de ce qu'en faisant des Romans historiques, les Écrivains de nos jours confondent tout, brouillent tout, entassent les mensonges, dénaturent le caractère des héros et jettent dans leurs écrits un désordre de faits historiques qui fatigue le Lecteur instruit et induit en erreur celui qui ne l'est pas. Je n'embrasserai point la défense de ceux qui ont été accusés. Je me contenterai de parler de moi.

J'ai fait les Amours du Frère et de la Sœur, Jean et Isabelle d'Armagnac. *J'ai traité cette partie en Romancier; mais lorsqu'il a été question*

de l'Histoire, j'ai écrit avec autant de scrupule que si j'avais rempli les fonctions d'Historien : et j'aurais eu d'autant plus de tort d'en agir autrement, que lorsque je lis un Roman, soi-disant historique, dans lequel je vois l'Histoire mise en lambeaux et les personnages tronqués, je rejette aussitôt le livre avec un vrai ressentiment contre l'Auteur. De tels Écrivains sont les assassins de l'Histoire.

Quand j'ai fait LA TRÉMOUILLE, *j'ai dit à ma manière tout ce qui concerne l'Histoire du Héros et celle de mon Pays ; mais je ne me suis point écarté de la vérité, et je n'ai fait de fautes à cet égard, que celles qui échappent à la faiblesse humaine.*

M. G....., le critique le plus re-

douté de nos jours, m'a blâmé d'avoir fait mon Héros trop sage ; j'avoue qu'en écrivant le Roman D'UN CHEVALIER SANS PEUR ET SANS REPROCHES, *je n'ai pas eu l'intention de faire* UN CHEVALIER DE FAUBLAS. *J'ai peint le Héros tel qu'il fut, le plus aimable, le plus aimant, le plus sage, le plus valeureux de son temps. Quel crime de ma part si je l'avais fait succomber près d'Iolande, lorsque ce fait, mis à côté de celui de Stratonice, l'emporte pour l'exemple des mœurs! Si la conduite de la Trémouille était une fiction du Romancier, j'aurais peut-être outre-passé les bornes ; et, m'appliquant ce vers d'un critique encore plus fameux,*

Le vrai peut quelques fois n'être pas vraisemblable,

je me serais ainsi prouvé à moi-même

que j'avais eu tort de faire triompher le Héros. Mais le vers de Boileau ne tombe que sur les fictions et non sur les vérités de l'Histoire ; et c'en est une que l'amour d'Iolande et de la Trémouille, sacrifiant sa passion à l'amitié.

J'ai conservé la même exactitude scrupuleuse dans les faits relatifs à l'Histoire de l'Inde. Ceux donc qui liront ce Roman, peuvent être assurés que je n'ai point chargé le tableau, et que je n'ai puisé les matériaux de tous ces horribles événemens que dans les relations faites par les Anglais eux-mêmes. Ce sont des crimes inouis, mais malheureusement ils ne sont pas impossibles, et toutes les fois que les peuples tomberont sous la domi-

nation d'un certain nombre de guerriers dont les chefs auront besoin de s'enrichir, ils doivent s'attendre à être impitoyablement dépouillés par des cœurs sans pitié. Quand l'amour des richesses est la passion du conquérant, il ne connaît de bornes à sa férocité que celle de la prospérité de ses États. Tant qu'il lui reste l'espoir de soutirer des richesses, il est tyran féroce; quand cet espoir est perdu, le peuple n'est plus. Qu'importe alors qu'il soit bon prince ou tyran? Un prince avare est un homme qui se dévore les entrailles pour se nourrir. Ce ne fut donc pas sans raison que Mydas, qui avait ruiné son peuple, fut représenté avec des oreilles d'âne. Mais de quel se-

cours peut être la philosophie à un homme dont la volupté est le sang et l'ambition les richesses ? Tels furent Clives et ses compagnons de forfaits.

L'INDOU·S

OU

LA FILLE AUX DEUX PÈRES.

CHAPITRE I.

Oui, j'ai de l'humeur, disait la Marquise de Dolimont à la belle et sensible Zilia, et c'est vous qui en êtes la cause. Cependant, répondit Zilia avec douceur, que ne fais-je point pour vous plaire? Mon cœur et mon esprit sont à vous; je n'ai pas d'autres ennuis que les vôtres : quand je vois que vous êtes contente, je le suis aussitôt, et je me reprocherais un soupir qui ne serait pas pour vous ou pour mon père. — N'importe! je suis très-mécontente de vos procédés. — Daignez me dire en quoi je vous ai déplu, et bientôt..... — Me réduire à vous apprendre en quoi vous me donnez

de l'humeur, c'est renouveler vos torts, et doubler mon chagrin. Il a pour cause votre inaction dans ce qui le produit. — Je ne vous comprends pas. — Eh bien! je vais, pour la millième fois, vous répéter les motifs de mon mécontentement. Ne vous ai-je pas dit, que mon fils allait m'être rendu? que je l'aime comme moi-même? qu'il est d'une rare beauté, d'une perfection accomplie? Ne vous ai-je point fait lire une foule de lettres dans lesquelles il me parle de vous avec le plus tendre intérêt, avec une admiration sans bornes, avec le désir le plus ardent de se rapprocher de vous? Il semble, à l'entendre, qu'il ne revienne de son régiment que pour Zilia, et que je ne sois pour rien dans les plaisirs qu'il se propose à son retour. — Oh! Madame! je suis la cause bien innocente de tout cela. Vous savez que je n'ai jamais vu Monsieur votre fils, que je ne lui ai jamais écrit, et qu'il ne sait que je suis au monde,

que par la bonté que vous avez eue de lui parler de moi. — Aussi ne vous fais-je pas un crime de ce qu'il vous aime, mais de ce que vous ne l'aimez pas. — Moi! je l'aime de tout mon cœur! — Vous ne me parlez cependant jamais de ses aimables qualités, de sa bonne mine, de ses grâces, de son esprit, des nobles sentimens qui..... — Eh! comment vous parler de tout cela, moi, qui ne l'ai jamais vu? — Mais, ne vous ai-je pas dit tout ce qu'il est? Son portrait ne devrait-il pas être gravé dans votre souvenir, comme dans le mien? D'ailleurs, en voyant ses lettres, dans lesquelles son ame se peint avec tant de sincérité, ne devriez-vous pas vous être fait de sa personne un portrait ineffaçable? — J'en conviens; cependant..... — Cependant, vous ne me parlez jamais de lui. — Nous en parlons cent fois le jour. — Expression de reproche, exagération de mécontentement. — Eh! pourquoi, vous

qui, ordinairement, avez tant d'indulgence, tant de bontés pour moi, me faites-vous cette injuste querelle? — Injuste querelle! Rappelez-vous cette expression: *cent fois le jour.* Oui, cent fois le jour; mais c'est moi qui en parle toujours la première. Jamais, dans vos discours, avez-vous marqué le moindre empressement à voir mon fils? Avez-vous même eu l'attention de me demander le jour de son arrivée? — D'après sa dernière lettre, Madame, il arrive aujourd'hui. — Et c'est avec cette indifférence que vous parlez de son retour! Moi, je brûle d'impatience! Je suis ivre de joie! et tandis que vous avez l'air de ne pas y faire la moindre attention, le cœur me bat de trouble et de plaisir. Au moindre bruit que j'entends à la porte de mon hôtel, ma raison se trouble, mes genoux se dérobent sous moi. Non-seulement, vous ne partagez point mes transports, mais vous avez

un fond d'inquiétude..... — Vous en connaissez le motif; il est aussi légitime que puissant. Mon père, que je chéris cent fois plus que moi-même, devrait être arrivé depuis trois jours, et je ne reçois point de ses nouvelles. — Le moindre contre-temps peut retarder son arrivée; mais rien ne devrait vous empêcher de participer à ma joie. — Oh! je vous en félicite de tout mon cœur, Madame; et je vous avoue qu'il me tarde de voir Monsieur votre fils; que j'éprouve à cet égard une impatience que je ne peux définir; car, en même-temps que je souhaite son arrivée, je ne suis pas fâchée que mon attente se prolonge. — Bon! c'est dans cette disposition que j'aime à vous voir: mais souvenez-vous de la promesse que vous m'avez faite. Vous l'aimerez parfaitement; vous lui en donnerez des preuves constantes; vous irez au-devant de tout ce qui pourra lui faire plaisir; par con-

séquent, vous ne lui refuserez rien de ce qu'il pourra exiger de vous. Je connais le caractère de mon fils. Si vous lui faisiez quelque chose qui pût lui déplaire, vous le verriez partir aussitôt pour son régiment. Jugez combien il serait douloureux pour moi de perdre encore une fois mon fils, mon seul, mon unique bien sur la terre, et de le perdre par la faute d'une jeune personne, que la seule amitié que j'ai pour son père m'a fait accueillir avec un empressement mérité.

Tel était l'entretien de Mme. de Delimont et de la belle Zilia, lorsqu'on entendit la voix d'un jeune homme, qui, dans la première pièce de l'appartement, disait : Où est ma mère? Où est Mme. Dolimont? — Oh! le voilà, s'écria la Marquise; c'est lui-même! c'est mon fils!

Elle s'élance à ces mots, et reçoit dans ses bras son cher Dolimont, qui, en

embrassant sa mère, jetait déjà des regards perçans autour de lui. Il cherchait de l'œil cette Zilia dont on lui avait fait un portrait si flatteur : mais Zilia était restée dans le boudoir de Mme. Dolimont, et l'arrivée de son fils, tout en lui causant une émotion bien douce, lui avait arraché quelques larmes de trouble et de sensibilité, par le souvenir d'un père, dont le retour si tardif commençait à l'affecter cruellement.

Quand Mme. de Dolimont eut embrassé son fils, elle porta ses regards autour d'elle, pour chercher Zilia et l'inviter à l'embrasser aussi ; mais elle fut contrainte de l'appeler ; et quand cette jeune personne parut, la Marquise, uniquement occupée des projets qu'elle avait conçus, et des principes sur lesquels elle avait établi le bonheur de son fils, invita les deux jeunes personnages à s'embrasser.

Le jeune Comte et Zilia s'approchè-

rent d'abord, jetèrent un regard de surprise, d'admiration, de sensibilité, l'un sur l'autre, et s'arrêtèrent immobiles. La Marquise prit ce moment d'étonnement et de sympathie, pour de la timidité; et, par un ordre impératif, les arrachant à cet extase du sentiment qu'imprime la beauté qu'on estime, elle les força à se donner le baiser d'arrivée. Le jeune Militaire sentit la main de Zilia dans la sienne; et lorsque, sa figure s'approchant de celle de cette jeune personne, il sentit la douce haleine de cette vierge innocente, pure encore, et belle comme le lys qui, pour la première fois, s'épanouit aux rayons d'un beau jour, il éprouva une sensation inconnue, un frisson délicieux, qui parcourut tous ses sens; sa tête se troubla, et bientôt un feu divin sembla épurer son ame et l'élever au-dessus du commun des mortels. Zilia, par ce baiser, éprouva une sensation électrique, dont les lèvres du

Marquis et les siennes étaient la chaîne, et dont son cœur fut le point central de commotion. Étrangère à toutes les émotions de l'amour, elle ignora d'abord si ce qu'elle avait éprouvé était de la douleur ; cependant elle y trouva tant de charmes, qu'elle chercha à en perpétuer le souvenir.

Dolimont, en s'établissant dans la maison paternelle, entre sa mère qu'il aimait, et Zilia qu'il était disposé à adorer, éprouva ce doux bien-être que le sage goûte lorsque, par un beau jour de printemps, il va se reposer avec sa famille près d'un ruisseau limpide dont les bords sont couronnés de verdure et de fleurs. Là, paisible, après avoir soulagé tous les infortunés du canton, il jouit d'un beau ciel, d'une nature riante et féconde, et de la sérénité de son cœur.

A peine Dolimont fut-il arrivé, que la Marquise, sous une foule de pré-

textes, s'éloigna de lui, le laissa tête-à-tête avec Zilia, et lui fournit ainsi l'occasion de lui parler, de la connaître, et de lui dévoiler ses sentimens.

Dolimont profita de ces absences, dont il était bien éloigné de soupçonner le motif. Il dit mille choses flatteuses à Zilia, qui, pour la première fois de sa vie, entendait les expressions d'un sentiment qui, presque chez tous les mortels, mais principalement chez les jeunes personnes, fait la source des principaux événemens de la vie.

Zilia répondait aux complimens, que lui adressait Dolimont, avec la simplicité de l'innocence, avec la naïveté d'un cœur aimant; avec la joie, la reconnaissance et le retour d'une ame qui, sans le savoir, connaît enfin l'amour, le plus beau, le plus cher, le plus doux sentiment de la vie.

Dolimont était un Seigneur dont les aïeux avaient occupé des emplois honorables

rables dans l'État. Agé de 23 ans, il était Capitaine de Cavalerie. Depuis quatre ans qu'il était au service, il avait connu le monde galant. L'Amour, étranger aux mœurs des personnes qu'il fréquentait, ne leur avait fait connaître que les plaisirs de sa mère. L'habitude de ces sociétés n'avait pas altéré les sentimens de sa belle ame; ils étaient chez lui comme une semence de prix qui n'attend qu'une terre féconde et les rayons chaleureux des beaux jours, pour germer, croître, et donner des fruits dignes d'elle. Son cœur excellent, son esprit ferme et sage, quoique bien vif encore, son amour de l'ordre, son zèle à remplir ses devoirs, son dévouement au beau sexe, en général, et cette adoration amicale pour la personne qui nous plaît, était l'héritage de spiritualité que lui avait laissé son père; et il était disposé à l'accroître, comme le patrimoine le plus précieux qui lui eût été transmis.

Zilia, commençant sa dix-septième année, avait été élevée par M. Aldini, son père, qui ne l'avait pas perdu un moment de vue depuis l'âge de cinq ans. Il lui avait orné l'esprit d'une foule de connaissances précieuses; mais il y avait mis une délicatesse si étonnante, un art si parfait, que rien de tout ce qu'il avait enseigné à sa charmante Zilia ne l'avait mis dans le cas de lui faire connaître la différence des sexes, ni, par conséquent, celle que la nature a établie dans les sentimens qui rapprochent et unissent le cœur des humains.

Les réponses de Zilia, dans cette première attaque (car c'en était une de la part de Dolimont), furent celles de la nature. Soit par ses regards, soit par ses discours, elle lui laissa naïvement apercevoir le plaisir qu'elle goûtait à le voir. Elle lui dit, sans fadeur comme sans crime, qu'elle lui trouvait mille agrémens, mille charmes; et Dolimont

n'en trouvant pas moins dans Zilia, il s'établit, dès le premier jour, entr'eux, le plus parfait accord.

Le lendemain, la matinée de Dolimont se passa en visites; mais sa soirée fut entièrement consacrée à Zilia, qui, soit pour plaire à sa maman (c'était ainsi qu'elle appelait Mme. de Dolimont, d'après la demande expresse de celle-ci), soit pour satisfaire à son propre cœur, accueillait cet aimable fils même au-delà de ses vœux. Pour mieux goûter le plaisir d'aimer et d'être aimé, Dolimont eût désiré qu'on lui eût opposé plus de résistance. Cet aveu, si facile, lui paraissait pénible autant qu'étrange. Il en cherchait l'explication dans l'esprit et dans les mœurs de Zilia, lorsque, le lendemain, sa mère lui épargna les réflexions qu'il aurait pu faire à cet égard, en lui disant des choses que le Lecteur apprendra dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE II.

« Mon fils, dit Mme. de Dolimont, j'ai cru m'apercevoir que vous aimez Zilia. Je conviens qu'elle mérite, par sa beauté et par les charmes de son entretien, de fixer un moment les goûts, ou, pour mieux dire, les caprices d'un homme de qualité; mais je doute que vous connaissiez assez le monde pour avoir appris suffisamment à n'être pas dupe de votre cœur. Je vous trouve en tout semblable à feu votre père, que j'aimai d'une passion vive; il m'aima de même. La Nature, soit pour la naissance et la fortune, soit pour l'esprit, les mœurs, le caractère, nous avait faits l'un pour l'autre, et l'hymen scella nos sermens. Je fus heureuse, parce que votre père se fit un devoir d'obéir constamment à mes volontés; mais j'avoue que, s'il le fut, il

dût son bonheur à la flexibilité de son caractère, comme à la trempe philosophique de son esprit, plutôt qu'aux sacrifices que j'étais capable de faire en sa faveur. Cet homme avait, sur l'amour et sur les causes de la félicité de la vie, des idées qui ne furent jamais d'accord avec les miennes. Je vois que vous tendez à l'imiter. Je vous aime trop pour souffrir que vous soyez l'esclave d'une femme, et sur-tout de cette petite personne que vous voyez ici. J'ai cru m'apercevoir que vous jouiez du sentiment avec elle. Aimez-la, j'y consens. Il faut que les jeunes Seigneurs aient un délassement dans leurs travaux guerriers; mais aimez-la comme doit être aimée une femme; c'est-à-dire pour sa beauté, et non pour les qualités de son cœur. Écoutez bien ce que je vais vous dire, et soyez assuré qu'il me faut toute la générosité de l'amitié la plus tendre, pour vous dévoiler des secrets que la nature rendit inhé-

rens à notre sexe, parce qu'ils devaient nous servir de compensation à notre faiblesse ».

« Les Lois nous ont tout refusé; les emplois, les honneurs, les talens même, nous sont interdits. Il fut des siècles où l'homme, qui se réserva tout, en s'établissant Législateur, délibéra s'il ne nous ôterait pas jusqu'à notre ame; et il ne fallut pas moins que la tenue de plusieurs Conciles pour décider si l'ame de la femme était de la nature de celle de l'homme, et si elle était immortelle. Il faut convenir que tant de femmes se conduisent avec une légèreté si inconcevable, et montrent une contradiction si manifeste dans leurs principes, que les hommes furent excusables, en quelque sorte, de douter si notre ame était d'une nature divine, et méritait l'immortalité ».

« Quoi qu'il en soit, nous ne dûmes l'existence de notre ame, du moins dans l'opinion des hommes, qu'à la maternité

de Marie. Les Pères de l'Église ne purent, consciencieusement, refuser une ame à celle qui avait enfanté le Sauveur de toutes les ames. Mais, en nous accordant ce qu'ils n'avaient pas le droit de nous donner, ni de nous ôter, ils nous privèrent tout de bon de ce qui nous appartenait réellement; je veux dire, de notre fortune et de notre liberté. Il ne peut y avoir de femme indépendante et fortunée, que celle qui, abhorrant la maternité, fuit les lois du mariage. Tant qu'elle est demoiselle, elle jouit de ses biens, et n'obéit qu'à la Loi; dès qu'elle est mariée, elle et ses biens appartiennent à son époux. Heureuse, si elle a le bonheur de trouver un homme vertueux! malheureuse à jamais, si elle tombe au pouvoir d'un tyran! Eh! quels hommes ne le sont pas? Dès le lendemain du mariage, l'homme trompeur, qui était à ses pieds la veille, la domine avec empire. Elle n'a plus à disposer

d'un moment, ni d'une pièce de monnaie. L'on compte ses pas, l'on contient ses paroles, l'on blâme ses gestes, ses regards; l'on voudrait tyranniser jusqu'à sa pensée ».

« Que reste-t-il à la femme pour alléger ses malheurs? Chaque époux est plus maître chez soi que le plus grand Empereur ne le fût jamais dans son Empire. Dépourvue de force, ayant contre elle la loi et même l'opinion, elle ne peut résister à l'oppression que par la ruse. La dissimulation devient chez elle une arme nécessaire. Elle n'a que la fourbe pour échapper à la tyrannie. On se plaint de leur coquetterie, de leurs infidélités: cependant elles n'ont que ces moyens pour rétablir l'équilibre. La coquetterie, mettant les hommes à leurs pieds, les dédommage, par l'esclavage de ceux-ci, de la servitude dans laquelle on les contraint de vivre. Mais on les blâme aussi lorsque, possédant un

époux

époux homme de bien, qui change en liens de fleurs les chaînes de l'hymenée, elles abusent de sa bonté pour le tyranniser à leur tour, et ce blâme est encore une injustice. Car la femme, instruite à dissimuler dès l'enfance, doit être en guerre ouverte avec l'homme et profiter de tous les côtés faibles que lui présente son époux pour le subjuguer. S'il est terrible, adroit et méchant, et qu'elle en vienne à bout, la victoire est un vrai triomphe; s'il est bon, sensible et vrai, la victoire est également profitable, mais sans mérite; car

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ».

« Vous voyez donc, mon fils, que la meilleure des femmes, dès que vous tombez à ses genoux, doit être nécessairement votre ennemie, puisque vous n'aspirez à la posséder que pour vous emparer de ses biens, emprisonner son corps, comprimer ses volontés et tyran-

niser sa pensée. Usez donc de vos droits sur nous, ou nous en userons sur vous ; soyez souverains, ou nous le sommes ; rendez-nous esclaves, ou attendez-vous à le devenir ».

« Voilà ce que l'amitié maternelle m'ordonnait de vous dévoiler ; non que vous ayez besoin de ces leçons comme époux à l'égard de Zilia, vous en serez convaincu lorsque vous aurez fini de m'entendre ; mais parce que, même ne vous approchant des femmes que par galanterie, vous avez besoin de connaître le fond de leur caractère et la cause absolue de leurs défauts, qui sont tellement inhérens à leur personne, qu'on ne pourrait les leur ôter, sans les priver de la partie la plus essentielle à leur existence ».

Ce discours parut fort étrange à Dolimont, qui était loin d'avoir de tels principes. Il n'interrompit pas une fois sa mère. Il l'aimait, la respectait ; il lui

croyait des vertus précieuses, et ce qu'il venait d'entendre faisait un si grand contraste dans son esprit avec ce qu'il pensait de Mr. Dolimont, qu'il n'osait croire aux choses qu'elle venait de lui dire, et se persuadait qu'il appliquait un sens faux ou trop étendu à ses discours.

La Marquise, en effet, méritait la tendresse de son fils. Elle était excellente mère. Si elle était coquette, c'était par goût de domination et non par dépravation de mœurs. Voir des hommes à ses pieds, pouvoir se présenter dans les cercles et dans les promenades avec un homme qu'elle pût avouer, c'était toute la jouissance qu'elle prétendait en retirer; et quand elle avait dominé son époux, c'avait été avec la bonté de cœur qui lui était naturelle, mêlée au sentiment d'orgueil qu'elle avait puisé dans la société. Ce qu'elle avait de bon, elle le tenait de la nature; ce qu'elle avait de mauvais,

elle l'avait recueilli dans le monde, mais bien plutôt comme une science de convention que comme des principes assurés: car, tout en y croyant en apparence, elle ne les pratiquait jamais.

La Marquise, après un moment de silence, continua ainsi :

« Vous êtes destiné, mon fils, à jouer un grand rôle dans l'État. Né de parens illustres, vous jouissez d'une fortune immense; vous y joindrez un jour celle de votre oncle, qui, ayant apporté des trésors de l'Inde, quoiqu'assez jeune encore, ne se remariera point; car il est tourmenté, quant à l'amour, par les mêmes principes que feu son frère. Il tient uniquement à son épouse, qu'il a perdue depuis onze ans, et croirait manquer à l'honneur, à ses sermens, en conduisant une autre femme à l'autel. Portant un si beau nom, et devant accumuler tant de biens, vous avez droit de prétendre à un éta-

blissement distingué. Votre oncle, qui arrivera bientôt de l'Espagne, et moi travaillerons à une alliance qui soit digne de vous. Pour cela, il suffira que vous ayez des mœurs pures comme tout le monde et une entière liberté de cœur, afin qu'une passion, ridicule ou insensée, ne vienne pas s'opposer à nos glorieuses intentions ».

« Apprenez donc ce qu'est Zilia, et réglez, sur ce que vous allez en apprendre, le genre d'affection que vous devez lui accorder ».

« Je vous ai beaucoup entretenu de ses charmes, des agrémens de son esprit, et je ne vous ai rien dit de sa naissance, de ses aventures, ni de ses mœurs. Zilia est fille d'un M. Aldini, homme assez estimable, à en juger par les apparences, et même d'une naissance assez distinguée, s'il fallait prononcer sur un certain air de grandeur qu'il met, pour ainsi dire malgré lui, dans tout ce qu'il fait; mais

au fond je ne le connais pas : il est une classe d'êtres, dont Paris abonde, que l'on rencontre dans la société, avec laquelle on se lie sans motif, et que l'on quitte de même. C'est un pays où l'on peut dire que l'on connaît un monde, et où l'on ne connaît personne. Tel homme se dit issu de la seconde race de nos Rois, qui vient tout récemment de changer son nom, sali par trente années d'un trafic honteux, dans lequel son père s'est enrichi. Tel autre se dit un Prince étranger; il étale dans son antichambre une généalogie de quarante souches, et dans ses appartemens les portraits de ses ancêtres chamarrés de cordons; il acheta le tout naguère chez le tapissier du coin. Bientôt vous apprenez que ce grand Seigneur étranger est le fils du sellier qui brossa mille fois en sa vie les harnois de vos chevaux. La honte n'est pas d'être sorti de bas lieu, mais de se donner une fausse origine; car, c'est mépriser sa pro-

pre naissance. Eh ! comment alors la faire estimer par autrui ? Il conviendrait peut-être qu'il n'y eût d'honoré que le mérite personnel. Combien d'hommes, dont tout l'honneur est dans le cordon qui les distingue, et qui, réduits à la valeur qu'on leur connaît, rentreraient dans la boue d'où ils n'auraient jamais dû sortir » !

« N'ayant donc connu M. Aldini que par une sorte de hasard, j'ignore ce qu'il fut et même ce qu'il est, quoiqu'il soit un de mes amis. Il voyage en ce moment pour nos affaires, et m'a confié sa fille en son absence. Or, voici ce que je sais de positif sur le compte de cette jeune personne : Elle a habité Florence, Marseille et Paris dans ces trois dernières années; et son père, qui avait eu l'intention de se fixer dans ces deux premières villes, a été successivement contraint d'en sortir, parce que sa fille, avec ce ton d'Agnès que vous lui connaissez, se livrait, avec la plus inconcevable facilité, au

premier homme qui lui offrait des hommages ».

« Arrivée à Paris, ses mœurs n'ont pas été plus pures, et son père s'est vu deux fois obligé de changer de quartier, en feignant un départ pour les pays étrangers, afin de l'arracher aux liaisons scandaleuses qu'elle avait déjà formées. Maintenant que la voilà sous ma surveillance, je ne prétends pas arrêter l'impétuosité de ses passions; cela me serait impossible; mais j'arrêterai le scandale autant que je pourrai, jusqu'à l'arrivée de son père. Je ne vous aurais pas rendu confident de ces défauts, si je n'avais pas craint que trop semblable à feu M. de Dolimont et voyant habituellement cette jeune personne, qui véritablement est ornée de mille charmes, vous n'eussiez été capable de vous y méprendre, et d'éprouver pour Zilia une passion de sentiment qui n'est nullement ce qui vous convient, ni ce qui convient à Zilia ».

Dolimont qui déjà aimait tendrement la belle Zilia, fut extrêmement affligé de ce qu'il venait d'entendre. La Marquise, n'ayant pas l'air de mettre à tout cela beaucoup d'importance, se retira, laissant son fils plongé dans un abîme de réflexions. Quel bouleversement se fit tout-à-coup dans sa pensée! sa profonde douleur, lui fit connaître que le mal, que sa mère avait voulu éviter, était déjà fait. Il chercha des secours dans sa raison; et persuadé que le véritable amour ne peut exister sans estime, il espéra que sa passion pour Zilia ne résisterait pas aux informations qu'il prendrait sur ses mauvaises mœurs. Il resta dans sa chambre, lieu où sa mère venait de l'instruire, jusqu'à l'heure du dîner; et lorsqu'elle sonna, il alla se mettre à table, sombre et méditatif..... Il s'efforça de manger un peu, afin que sa mère ne s'aperçût point de sa douleur; ne jeta que quelques regards à la déro-

bée sur Zilia; et le dessert était à peine servi qu'il se leva, disparut et ne rentra à l'hôtel que vers les deux heures du matin. Le lendemain, il eut la même conduite; et le troisième jour, sa mère étant venu s'asseoir auprès de son lit, entra en conversation avec lui et lui donna une leçon d'un nouveau genre. Elle s'était aperçue de son inquiétude, et, l'excitant à prendre un parti qui le délivrât de ses peines, elle se retira comme l'avant-veille, n'ayant pas l'air de mettre une grande importance à tout cela.

Dolimont, quoique avec une sorte de répugnance, se décida au genre de vie que sa mère lui avait indiqué. Ce jour-là, il fit assez bonne contenance à dîner; et se hasardant de dire quelque chose de galant à Zilia, il fut fort étonné de voir que cette jeune et belle personne n'y répondît plus avec sa naïveté ordinaire; et que ses yeux si beaux, si naturellement pleins d'amour et d'inno-

cence, ne se tournant plus vers lui, fussent remplis de grosses larmes, qu'elle s'efforçait de retenir, et qu'en même-temps elle n'osait essuyer de peur que l'on s'aperçût de sa sensibilité. Dolimont, humilié de se voir ainsi maltraité, redoubla de soins et d'égards pour décider Zilia à s'occuper de son amour. Mais elle ne se refusait à regarder Dolimont, que parce qu'elle en était beaucoup trop occupée pour son bonheur.

La Marquise avait, à son service, un domestique qui avait appartenu à son époux. Cet homme, d'une probité sévère, s'était fixé dans cette maison par les liens d'une vieille habitude et par l'attachement qu'il avait conçu pour le jeune M. de Dolimont. C'était une espèce d'intendant, que la Marquise continuait de garder, parce qu'il lui était absolument nécessaire. Cette femme, n'ayant encore que trente-neuf ans, aimant le monde et ses plaisirs futiles, conservait encore

des prétentions à la beauté. Entourée d'adorateurs, elle n'avait aucun amant en titre; et ne possédant d'autre ami que M. Aldini, qui l'aimait tendrement, mais dont elle faisait peu de cas, faute d'avoir cherché à l'apprécier, étant d'ailleurs trop occupée de tous ceux qui lui faisaient la cour, elle avait eu le bon esprit de laisser à la tête de sa maison un homme qui, sous le simple titre de valet, régissait ses affaires, avec une exactitude, un zèle, une probité sans exemple. Cet homme avait par hasard entendu quelques mots de la première conversation de la Marquise avec son fils, sur le compte de Zilia, et soupçonnant de coupables intentions à sa maîtresse, il s'était ménagé un entretien avec cette jeune personne; ce qui ne lui avait pas été difficile, Mme. de Dolimont étant toujours en course ou occupée de ses adorateurs.

« Mademoiselle, avait dit le bon Hi-

laire à Zilia, après y avoir mis le préambule qu'il avait jugé convenable, vous êtes jeune et sans expérience; vous êtes, en outre, cent fois plus innocente qu'on ne l'est ordinairement à votre âge. Voici mon avis, quoi que puisse en penser M. votre père, vous l'êtes beaucoup trop. — Que dites-vous, mon brave Hilaire, répondit Zilia? Saurait-on être trop innocent?—Votre réponse en est la preuve. Quand je dis que vous êtes trop innocente, je veux dire qu'il est des choses qu'on vous a laissé trop long-temps ignorer, et que vous devriez savoir; je dis, que, faute de les savoir, vous pourriez bien tomber dans des pièges..... Tenez, je ne sais pas parler comme vous, mais j'ai plus de connaissance, et sur-tout concernant le monde et certaine chose.... Hem! c'est une chose dont je vois bien qu'on ne vous a jamais parlé et que vous n'avez pas su deviner. — Ah! je sais bien qu'il est plus d'une chose que j'ignore,

Je vivrais même encore mille ans, en étudiant assiduement chaque jour, que j'en ignorerais une multitude. — Passe ; mais il en est une qu'il faut savoir, surtout dans Paris ; ou bientôt... Permettez-moi une question. — Parlez Hilaire ; j'ai tant de plaisir à vous entendre. — Savez-vous ce que c'est que l'amour ? — Sans doute. C'est le sentiment qui unit deux personnes qui s'aiment. — Eh bien ! j'ai cru que vous l'ignoriez. — C'est la première chose que m'ait apprise mon père. Il m'a tant recommandé de bien aimer ; m'assurant que dans l'amour seul est la source de toute félicité, que je me suis livrée à ce sentiment toute entière. — Eh bien ! je ne l'aurais pas imaginé. — Vous me croyez donc un bien mauvais cœur ? Quoi ! je n'aimerais pas mon père de toute mon ame ! je ne vous aimerais même pas vous, bon Hilaire, vous qui êtes rempli de soins et d'attentions pour mon père et pour moi ! — Et c'est-là ce

que vous appelez de l'amour? — Sans doute, et je crois m'en acquitter fort bien. — Je ne m'étais pas trompé. Vous êtes trop innocente, vous dis-je, et cette innocence vous perdra. — Je ne vous conçois point. — Je le crois bien, puisque vous ne connaissez point l'amour. — Oh! vous voulez parler peut-être de ce Dieu de la Fable, qui, toujours enfant, est représenté un arc dans ses mains, et lançant des flèches dans le cœur des mortels. — Précisément, nous y voilà. Savez-vous le mal que peuvent faire les flèches de ce fripon? — Aucun, mon bon Hilaire. Cette divinité n'existe point, et n'exista jamais que dans l'imagination des poètes ou des prêtres payens. C'est une allégorie dont ils se servaient pour les esprits grossiers, qui avaient besoin qu'on parlât à leurs sens. On supposait qu'il n'y avait pas une liaison dans le monde qui n'eût été occasionnée par la blessure d'un de ces traits. Or je sais

bien, quoique vous me soyez cher, que jamais je n'ai été blessée par une flèche. — Soit; mais vous êtes sur le point de l'être. Apprenez, jeune innocente, que l'attachement vif, qui naît entre une jeune personne comme vous, par exemple, et M. le Comte, est le seul qui porte le nom d'amour; l'autre porte celui d'amitié. Si vous avez le malheur d'aimer M. le Comte, et sur-tout d'avoir pour lui, en l'aimant, toutes sortes de complaisances, comme vous l'a recommandé Mme. la Marquise, vous êtes perdue. Sur-tout ayez soin, le soir, en vous couchant, de tirer sur vous la targette. La chambre de Monsieur avoisine la vôtre. C'en est fait de votre innocence, de votre repos, de votre honneur, si vous avez l'imprudence de le recevoir dans votre chambre pendant la nuit. — Que me dites-vous, Hilaire? Madame m'a recommandé de recevoir le Comte, son fils, à tout heure du jour et de la nuit. — O ciel! l'auriez-

vous déjà fait? — Non, parce que M. le Comte n'est point venu. — Que je lui en sais bon gré! Ah! s'il venait frapper à votre porte, gardez-vous d'ouvrir, et dans le jour ne soyez plus si docile à faire les volontés de Monsieur; vous ne sauriez croire jusqu'à quel point cela pourrait vous devenir funeste; et si votre repos, si votre honneur ne vous touchent point, songez que de votre conduite avec M. le Comte, dépend le bonheur de M. votre père, et qu'il serait le plus infortuné des hommes, si vous aviez la **faiblesse de vous oublier ».**

CHAPITRE III.

ZILIA allait répondre au prudent Hilaire, lorsque celui-ci, entendant venir la Marquise, se sauva, après avoir recommandé le plus grand secret à Zilia sur tout ce qu'il venait de lui dire. Cette jeune personne, qui n'avait presque jamais quitté son père, et qui, pour la première fois de sa vie, se trouvait entre les mains d'une femme, n'était ignorante que sur un point seulement. La Marquise, plus encore par l'inspiration d'une femme de ses amies, que par la sienne propre, avait résolu d'en tirer parti, pour captiver momentanément son fils, l'empêcher de se livrer aux désordres du monde, et lui conserver une réputation de bonnes mœurs, qui contribuât à ses projets d'établissement, qui faisaient tout l'orgueil, l'espérance et le bonheur de sa vie.

M. Aldini, ayant donné à sa fille une foule de connaissances précieuses, avait été quelquefois embarrassé sur les explications qu'il avait été obligé de lui donner relativement à la différence des sexes. Sa fille, à cet égard, l'accablait par fois de questions naïves; et l'embarras eût été toujours croissant, si Zilia, n'eût eu dans son père une si grande confiance, qu'elle se contentait des définitions les plus vagues; et quand elle lui demandait pourquoi la femme seule faisait des enfans, M. Aldini lui répondait que, par la convention des lois, il avait été réglé que la femme et l'homme auraient chacun un genre de travail différent. « La femme, lui avait-il dit, apprend à faire des choses dont un homme rougirait, et l'homme en apprend aussi à faire qui nuiraient à l'honneur de la femme, si elle osait s'y livrer. Tout est de convention primitive dans l'organisation de la société. L'usage laisse à la femme tout

ce qui concerne l'intérieur du ménage, et à l'homme tout ce qui regarde l'extérieur. L'homme va tuer son semblable à la guerre; la femme construit son semblable au sein de ses foyers : l'une répare les pertes de l'autre. C'est un art qu'elle apprend dès qu'elle est mariée : il ne doit point s'apprendre auparavant, sous peine de déshonneur. C'est ainsi que l'on en est convenu ; et toute demoiselle, qui, en ayant surpris le secret, le mettrait en usage, serait à jamais perdue de réputation dans le monde. Telle est la rigueur de la loi, dont il ne faut pas chercher à se rendre compte, parce que tout mortel doit, sans en examiner la justice, suivre la loi comme les mœurs du pays qu'il habite. Vous avez vu l'Inde, la Perse, l'Egypte, la Turquie d'Europe, les Chrétiens d'Italie, ceux de France ; par-tout vous avez observé des lois et des mœurs différentes, et vous avez su vous y conformer. Si nous changeons

encore de pays, nous changerons de mœurs et de lois, et si nous venions à rencontrer un peuple où l'usage voulût, ce que je ne crois pas, que ce ne fût point la femme qui fît les enfans, il faudrait approuver cet usage; car il n'appartient pas à l'étranger voyageur de ridiculiser les mœurs du peuple qui veut bien lui donner un asile dans ses Etats ».

C'était avec de semblables explications que M. Aldini avait écarté les idées de Zilia du chemin de la vérité. Il ne l'avait fait qu'à regret. Cette innocence lui paraissait précieuse; et d'ailleurs il eût été plus embarrassé encore de donner des définitions plus positives sans offenser la pudeur, tant du côté de sa fille que du sien. Cette jeune personne avait porté l'habit d'homme jusqu'à l'âge de douze ans, et lorsqu'à cette époque, M. Aldini avait voulu lui faire prendre les habits de femme, il lui avait dit, que c'était parce qu'elle

était destinée par la nature, à ne jamais porter de barbe au menton; et à cet égard, il lui avait fait observer, que les personnes habillées en femme n'en avaient point, et que celles habillées en homme en avaient. La confiance de Zilia en son père, et son obéissance aux mœurs et aux lois des pays qu'ils parcouraient, obéissance qu'Aldini prêchait habituellement d'exemple, avait suffi pour la décider à quitter l'habit d'homme, pour prendre les vêtemens de son sexe.

M. Aldini était à Paris depuis six mois. Il avait pensé que sa fille pourrait être heureuse sans avoir eu de maître de danse et de musique. Il aurait craint que la fréquentation de ces hommes n'eût dérangé l'ordre des idées d'innocence qu'il avait cultivées dans l'esprit de sa fille; et s'étant chargé lui-même de son éducation, il lui avait donné une teinture de toutes les sciences qu'il possédait.

Zilia, qui avait une mémoire prodigieuse, une sagacité rare, apprenait facilement ce qu'on lui enseignait; et la science s'identifiait d'autant mieux avec son esprit, que son père la lui communiquait moins par les livres, que par l'expérience et la conversation; et lorsqu'elle faisait des lectures, c'était presque toujours avec son père.

M. Aldini avait eu des lettres de recommandation pour le Marquis de Dolimont. L'Italien, qui les lui avait données à son départ de Florence, ignorait la mort de ce Seigneur français. Cependant, M. Aldini, en se présentant chez Mme. de Dolimont, y avait été reçu avec tous les témoignages du plus cordial empressement; et comme cet honnête étranger avait une intelligence rare, un tact sûr et délié dans les affaires, la marquise l'avait prié de négocier pour elle un arrangement dans une affaire d'intérêt, où il s'agissait de défendre

une terre de 25 à 30 mille livres de rente, qu'on lui demandait. L'adversaire de Mme. de Dolimont habitait Bruxelles, et M. Aldini, consentant à s'y transporter, s'était séparé, pour la première fois de sa fille, ne doutant pas qu'elle ne fût parfaitement en sûreté entre les mains de Mme. de Dolimont; mais l'on a dû s'apercevoir déjà, que cette dame était, si-non criminelle, du moins trop égoïste et trop légère, pour mériter un tel dépôt. Pensant que M. Aldini pouvait être une espèce d'aventurier qui courait le monde, elle avait cru que l'on pouvait s'en servir avec précaution, et que sa fille n'était pas un sujet assez important, pour ne pas être heureuse de tomber entre les mains d'un jeune et beau Seigneur comme son fils. Le sacrifice de l'innocence de Zilia, qu'elle se proposait de couvrir du voile du mystère, ne lui paraissait rien d'assez criminel, pour n'être pas fait à la santé,

comme

comme au bonheur de son fils. Elle avait donc arrangé que l'esprit du père et la vertu de la fille pourraient également servir à la prospérité de sa maison. Mais déjà le sage Hilaire, l'ayant devinée en partie, avait couru au-devant des malheurs de Zilia, et des remords de la Marquise, en jetant dans l'esprit de la première, comme nous l'avons vu, les germes des soupçons et les préparatifs de défense qui devaient la sauver.

L'on pense bien que Dolimont ayant mis un terme à sa bouderie, et voyant Zilia si différente de ce qu'elle était les autres jours, fut impatient d'avoir une explication avec elle. La Marquise s'en aperçut, et, prétextant une affaire, elle fit mettre les chevaux à la voiture; et se promettant un prompt succès des odieuses leçons qu'elle avait donnée à son fils, elle donna au concierge l'ordre de dire que tout le monde était

sorti. Le jeune comte, se voyant en tête à tête avec Zilia, cette aventurière qui avait couru tant de pays, et qui avait eu de si scandaleuses aventures, mais qui était si belle encore, se proposa de pousser ses attaques vivement, et de se mettre en état de n'être plus tourmenté par un sot amour et par des désirs importuns. Mais le vice a beau s'agiter, armé de toutes ses intentions criminelles, s'il est entré, par hasard, dans un cœur honnête et bien né, il est terrassé par le respect, dès qu'il se trouve en présence de la vertu.

Zilia se vit à peine seule avec Dolimont, qu'elle laissa un libre cours à ses larmes. Son père lui avait appris à dissimuler en présence des méchans, mais Dolimont ne pouvait en être un à ses yeux.

Pressée de dévoiler la cause secrète de son chagrin, elle éprouva d'abord quelque embarras. Trahir le bon Hi-

laire, eût été trop pénible pour elle. Refuser de répondre à Dolimont, à Dolimont ! le seul homme qui, après son père, lui parût digne de faire le bonheur de ses jours, était un effort au-dessus de ses résolutions.

« L'absence de mon père m'afflige cruellement, lui dit-elle ; j'aurais des éclaircissemens, des conseils si précieux à lui demander ! Mon sort a cruellement changé depuis que vous êtes ici. Je désire de vous voir, et je vous crains ; je cherche la solitude, et je m'afflige que vous ne soyez point auprès de moi ; ce que vous me dites de flatteur m'enchante, et l'excès de vos éloges est un tourment ; quand vous ne me regardez point, je souhaite vos regards, et lorsqu'ils se portent sur moi, ils me causent un plaisir mêlé d'effroi. Pourquoi toutes ces oppositions douloureuses ? Pourquoi, jusqu'à cette heure, ai-je pu regarder tout mortel impunément ? Pourquoi vos regards,

les seuls que j'aie désirés, me font-ils tant de mal ? Voilà les questions que j'aurais besoin de faire à mon père. — C'est que vous aimez, belle Zilia, lui répondit vivement Dolimont. — Oh ! vous vous trompez. N'ai-je pas aimé vingt fois, sans éprouver de tels sentimens ? — Quoi ! ma mère m'aurait dit la vérité ! — Sans doute. Elle est incapable de mensonge. Mais vous avez l'air de vous affliger ! Quelle noire vapeur.... Oh mon Dieu ! que vous ai-je fait ! Vos yeux enflammés de courroux... — Ne m'avez-vous pas dit que vous avez aimé vingt fois ? Il n'est donc que trop vrai que je ne serai pas le premier à mériter votre amour..., — Avez-vous perdu l'esprit de vous affliger de ce que je vous dis là ? Serais-je arrivée à mon âge sans avoir aimé ? — O Ciel ! c'en est trop. Et c'est à moi que vous faites un si funeste aveu ! — Hélas ! je l'avais dit déjà, que vous êtes né pour

mon malheur et ma félicité. Je voudrais au prix de mon sang, au prix de ma vie toute entière, vous rendre le plus fortuné des humains; et voilà que, sans y penser, les choses les plus naturelles et les plus simples de ma part, vous ont déjà chagriné. — Les choses les plus naturelles et les plus simples....! Grand Dieu! quelle dépravation de mœurs, et pourtant quelle physionomie céleste! — Mon père m'a fait observer, en effet, que les mœurs varient singulièrement sur la terre, et que souvent ce qui est une vertu chez un peuple, devient un crime chez un autre. Mais je vous avoue que je n'en avais point vu encore, chez lequel ce fût un crime de dire que l'on aimât son semblable. — Ce n'est pas de le dire qui est un crime, c'est de l'avoir fait. — Vous m'étonnez de plus en plus! Quoi! l'amour à vos yeux est un crime! Mon père m'enseigna constamment, qu'il

est la source de toute intelligence et de toute vertu. — Et c'est pour avoir de la vertu, peut-être, que vous avez tant aimé ? Dans quel pays barbare avez-vous pris naissance ? — Et vous même qui put vous enseigner une doctrine si opposée à tout principe social ? J'ai dit que j'avais aimé vingt fois, je me suis trompée; j'ai aimé bien plus souvent encore. L'homme que j'ai le plus aimé et que j'aime le plus dans le monde, est mon père; j'aime le bon Hilaire, qui est un homme essentiellement vertueux; j'aime Mme. de Dolimont; je sens que j'allais vous aimer aussi beaucoup; mais puisque l'amour vous paraît un crime.... — Quoi ! les personnes que vous avez chéries jusqu'à ce moment, vous les avez aimées comme vous aimez Hilaire et Mme. de Dolimont ! — A peu près de même, et j'ai toujours pris plaisir à aimer. Ce n'est que depuis que je me suis attachée à vous,

que j'éprouve tant de tourmens par l'amour; mais cela vient peut-être de la haine que vous portez à ce sentiment. — Moi ! haïr l'amour ! C'est toute l'existence des mortels ! Sans lui le jour ne saurait être un bien. O belle Zilia ! vos idées sont conformes aux miennes. L'amour m'est cher par-dessus tout, et lorsqu'il se manifeste dans vos regards, je vois le Ciel s'entr'ouvrir et m'inviter à jouir du bonheur des immortels. — Que vous me faites plaisir ! Vous voilà donc réconcilié avec l'amour ! un sourire aimable et caressant est sur vos lèvres ! Ah ! vous m'aviez cruellement affligée ! ».

A ces mots, qui furent prononcés avec une expression naïve et sentimentale, le bien aimant Dolimont ne put se défendre d'un secret remords sur la croyance trop facile et si criminelle qu'il avait donnée à la calomnie répandue sur Zilia. Il parla de son re-

pentir à sa jeune amante; mais elle y comprit peu de choses: elle ne concevait pas comment Dolimont pouvait l'avoir offensée, en la soupçonnant d'avoir aimé un autre homme avant lui, et elle lui disait: « Je ne vois, dans le tourment qui vous agitait tout-à-l'heure, qu'une singularité de plus dans les mœurs de l'Univers. Mon père m'en a souvent fait observer les contrastes. Ainsi, par exemple, en Perse, une femme se croirait déshonorée, si un homme autre que son époux, lui voyait la figure; en France et en Italie, elle se croirait, au contraire, bien malheureuse, si les hommes ne la regardaient pas. A Constantinople, en Egypte, les femmes se condamnent à une prison perpétuelle; elles ne sortent que pour aller à la Mosquée, mais tellement couvertes de voiles, qu'il est impossible qu'on puisse même soupçonner leur beauté; on en a vu, en

temps de guerre, mettre le feu à leur habitation et périr trente ou quarante, appartenant au même époux ; périr, dis-je, dans les flammes, plutôt que de s'exposer aux regards du vainqueur ; en Italie, et je présume qu'en France elles en feraient de même, elles courent avec joie au-devant. Voilà des oppositions qui m'ont frappée ; mais je n'avais encore rencontré personne, qui se plaignît que j'eusse aimé quelqu'un avant lui. — Quoi ! lui répondit Dolimont, vous ne concevez pas, que vous seriez coupable à l'avenir, si vous aimiez un jeune homme autant que vous m'aimez. ? — J'ignore si je serais coupable ; mais je sens bien que cela me serait impossible. — Eh bien ! charmante Zilia ! voilà l'amour ! et vous vous êtes méprise sur l'expression, en donnant cette dénomination au sentiment que vous avez pour ma mère et pour votre père. Ce que vous ressentez pour eux

est de l'amitié. Permettez-moi une autre question ? Si j'aimais une autre jeune personne autant ou plus que je ne vous aime, cela vous serait-il indifférent ? — Si vous en aimiez une autre autant que je voudrais être aimée de vous, et beaucoup moins que je ne vous aime, j'en mourrais de douleur.— Concevez donc que ce serait un crime de votre part, que d'en aimer un autre autant que je désire d'être aimé de vous : car j'en mourrais aussi de douleur. — Oh ! je ne vous donnerai jamais cette inquiétude. Cependant vous ne vous offenserez pas que je continue d'aimer mon père autant et peut-être plus que vous. — Oh ! celui-là nous l'aimerons ensemble. — En ce cas nous voilà bien. Croyez qu'il vous rendra la pareille ; car il a le cœur excellent. Son absence me fait de la peine, ainsi que la vôtre ; mais cette peine est d'une nature toute différente. L'une me tourmente et l'autre m'afflige ; l'une est un

poids sur mon cœur, l'autre y cause une agitation qui me tue; l'une enfin me jette dans un chagrin habituel; l'autre dans un trouble qui m'agite les sens et ne me laisse pas un moment de repos. »

Comment, d'après de telles naïvetés, Dolimont aurait-il pu douter de l'innocence de celle qu'il aimait? Aussi, dans la suite, lorsqu'il était auprès d'elle, il la regardait comme un chef-d'œuvre de grâces, de beauté, de vertu; mais, la perdait-il de vue, les calomnies de sa mère venaient à sa pensée; il se croyait trahi, joué, trompé par une coquette, qui, affectant l'innocence, offrait ses détours méthodiques et ingénieux pour de la naïveté; et rougissant de sa crédulité, il se reprochait les égards et le respect qu'il mettait dans son attachement. Mais combien sa situation devenait pire encore, lorsque sa mère, prêtant de nouvelles couleurs à ses odieux mensonges, noircissait Zilia d'autant plus facile-

ment, qu'elle ignorait toutes ces calomnies, ou que si Dolimont lui en disait quelque chose, elle s'en défendait mal et même les appuyait par ses réponses, parce qu'elle n'était pas en état de les comprendre.

Le tête à tête que Mme. de Dolimont avait ménagé dura le reste du jour, parce que cette dame ne rentra que fort tard; et l'on pense que ces amans, ne se lassant point de se dire les choses les plus expressives et les plus tendres, ne pensèrent pas à y mettre fin avant l'arrivée de la Marquise, qui s'empara aussitôt de Zilia, pour savoir jusques à quel point l'un et l'autre avaient profité de ses leçons; tandis que Dolimont alla joindre le bon Hilaire, et lui parla ainsi :

« Mon ami, j'ai besoin d'argent, en as-tu de disponible? — Non, Monsieur. J'ai tout versé hier dans la caisse de Madame. — Hilaire, c'est une dette

d'honneur. Me laisseras-tu embarrassé ? — Vous avez joué ? — Très gros jeu. — Et vous avez perdu...? — Rien. — Pourquoi donc cet argent ? — Pour m'acquitter. — Envers qui ? — Je l'ignore. — Ma foi ! je ne conçois rien à tout cela. — Il faut de l'argent cependant. J'aurais dû m'acquitter le lendemain de mon arrivée, et nous voilà au cinquième jour. — Comment vous acquitter ; si vous ne savez à qui ? — Je sais à qui je dois compter la somme ; j'ignore seulement à qui je la dois. — J'entends. Combien vous faut-il ? — Trois cents louis. — C'est peu de chose. Hier, j'aurais pu sans gêne... Mais aujourd'hui... — Aujourd'hui, il les faut. — Prenez garde, Monsieur, il y a du mystère là-dessous. L'on peut vous avoir trompé. — Impossible ! Écoute. Tu as connu quelques-unes de mes étourderies ; dans celle-ci, j'ai comblé la mesure : mais j'ai reçu une leçon dont je me sou-

viendrai toute ma vie. Suis-moi au fond du jardin, je te dirai tout sans déguisement. Je t'avoue que je ne connais personne à qui je voulusse raconter cette aventure dans ses détails, tant je rougirais de les mettre au jour. Mais, tu connais mon ame! tu sais si je suis lâche et dépravé! Tu pourras m'entendre sans rien perdre de l'estime que tu m'as vouée, et j'ai vraiment besoin de te mettre dans ma confidence pour me soulager.

CHAPITRE IV.

TANDIS que notre régiment était à Lille, dit Dolimont au bon Hilaire, on me fit faire connaissance d'un homme riche en apparence, tenant un grand état de maison, qui dès ce moment me pressa d'être membre d'une société dont il était le chef. Il m'y entraîna malgré mes refus constans. Bientôt il voulut m'introduire chez lui; et, me parlant sans cesse de sa femme, il en vantait la beauté, les grâces, le caractère, l'esprit; et lorsqu'il me la fit connaître enfin, je reconnus que cette Dame était encore bien au-dessus des éloges de son époux. Cependant je n'enviai nullement son bonheur, et je n'eus pas la moindre velléité de faire ma cour à sa femme.

Quelques mois s'écoulèrent sans que je voulusse avoir d'autres rapports avec

cet homme; mais lui, me répétant sans cesse que sa femme voulait me voir et me parler, cherchait à m'attirer dans sa maison; il s'y prit un jour de telle sorte, que je ne pus, sans être taxé de malhonnêteté, me refuser à ses pressantes sollicitations.

J'ignorais que cet homme faisait de semblables avances à tous ceux dont il pouvait se rapprocher, et que c'était par les attraits de sa femme que, cherchant à suppléer à ce que sa société avait d'ignoble et de repoussant, il attirait quelques personnes chez lui.

Tu me demanderas, bon Hilaire, ce que me voulait cet homme; il voulait de l'argent. Il en sollicitait de tous ceux avec lesquels il pouvait avoir des rapports; il en puisait dans toutes les bourses. Il parlait continuellement de sa richesse actuelle, de ses espérances dans l'avenir; mais il se disait gêné pour le moment: et en même temps que, pour se

rapprocher

rapprocher des nouveaux hommes dont il faisait la connaissance, il n'avait d'autre moyen que les charmes de son épouse, il était d'une jalousie effrénée; de façon qu'il était sans cesse entre la détresse et les tourmens d'une jalousie qu'il fallait cependant supporter, sous peine de voir à-la-fois tous ses créanciers s'élever contre lui, et dévoiler le secret désespérant de ses affaires.

Tant que je ne me fus point rapproché de sa femme, cet homme ne me parla pas de ses besoins; mais dès qu'il vit que je prenais plaisir à converser avec elle, il me pria de lui prêter, ou de lui faire prêter de l'argent.

J'avoue que si ma mère, craignant ma rechute au jeu, dont cependant je suis absolument guéri pour jamais, m'avait tenu moins en tutelle, et m'avait envoyé plus facilement des fonds, j'aurais prêté avec plaisir à cet homme les cinq cents louis qu'il me demandait;

j'étais loin de lui soupçonner d'aussi lâches desseins; ses manières, son genre d'esprit, sa conversation me déplaisaient; mais je ne lui croyais pas une vilaine ame; et d'ailleurs, sa femme était douce, spirituelle, aimante : sans être d'une beauté rare, elle plaisait infiniment; elle avait une riche taille, un regard perçant, la plus belle peau du monde, la démarche de la volupté, quelque chose dans sa figure et dans ses expressions de tendre et de passionné, de sentimental et d'emporté qui m'avait plu infiniment. Je l'aimais donc, mais d'une amitié vive; il me semblait que j'aurais passé mes jours avec elle comme avec une amie, m'estimant heureux de jouir de sa conversation, et de contribuer, autant qu'il aurait été en mon pouvoir, au bonheur de ses jours.

Comme mes intentions auprès de cette Dame étaient pures, mes démarches étaient sans détour. Quant à

son époux, qui croyait qu'un homme ne pouvait passer un moment auprès d'une femme sans avoir des idées criminelles, il nous épiait dans nos démarches; il nous écoutait secrètement par-tout où nous étions; toujours l'oreille collée au trou de la serrure de l'appartement où nous causions, toujours l'œil sur nos pas, en se dérobant derrière le tronc d'un arbre, si nous étions à la promenade, il cherchait à juger, par nos gestes et par nos discours, de l'espèce d'intérêt qui nous faisait trouver tant de charmes à nous voir; et tandis qu'il me surveillait avec cette exactitude, humiliante pour lui, et insultante pour moi, il me faisait de continuels reproches, tant de sa part, que de celle de son épouse, de ce que je venais si rarement chez lui.

Une conduite si remplie de contradictions n'est explicable que par le besoin urgent que cet homme avait

d'argent pour soutenir le faste de la prétendue opulence, et par l'usage dans lequel il était de s'en procurer, en se formant des liaisons avec des hommes qu'il appelait ses amis, et desquels il empruntait des sommes plus ou moins fortes, lorsque, au moyen des qualités de sa femme, qui n'était nullement de connivence avec lui, il était entré dans leur familiarité. Non - seulement cette Dame ne participait nullement à ses lâches projets, mais elle était d'un désintéressement absolu; et son ame était plus belle que sa personne, ce qui est pour elle un éloge complet aux yeux de tous ceux qui ont eu le plaisir de la connaître.

Il y avait près d'un mois que j'avais des rapports de société avec cette femme, lorsque j'appris que son époux lui avait fait une scène affreuse à cause de moi, et que, dans ses féroces emportemens, il avait été jusqu'à la menacer de lui ôter la vie. Je pourrais te dire à cet

égard des choses affreuses, bon Hilaire; mais j'en garde le secret, quoique tu ne connaisses point cet homme odieux, et que vraisemblablement tu ne doives jamais le connaître. J'aurais dû, en les apprenant, m'éloigner pour jamais d'un être dont les principes et l'ame atroce me faisaient horreur; mais, par une inconséquence qui ne peut s'expliquer que par mon excessive bonté et ma loyauté sans bornes, peut-être aussi par une destinée qui s'attache à nos pas, et nous amène nécessairement à la conclusion des événemens qu'elle s'est proposés, ce fut précisément cette aventure qui me lia de plus en plus avec l'infortunée qui l'avait éprouvée à cause de moi.

J'en ignorais les détails, lorsque je me décidai à ne revoir de la vie, ni la femme ni le mari; mais, après une scène aussi scandaleuse que barbare, cet homme chercha tous les moyens de se lier de

nouveau avec moi. Il me demanda, en s'excusant de sa faute par une foule de mensonges que je croyais des vérités; il me demanda comme une grâce de venir chez lui plus fréquemment que jamais. Il en avait besoin pour son cœur, à cause de moi; il en avait besoin, à cause de l'opinion publique en faveur de sa femme. Il avait reçu des lettres anonymes, disait-il, qui lui avaient troublé la raison; il avait éprouvé des railleries assez publiques, à mon égard, concernant son épouse; il lui importait, tant pour son repos que pour son honneur, que la continuité de mes liaisons avec lui prouvât la pureté de mes intentions.

J'eus la bonhomie de plaindre cet époux, que je croyais en effet victime de la calomnie. J'ignorais encore que c'était le menteur le plus inventif et le plus déhonté du royaume; et soit commencement d'affection pour cette aimable personne, soit désir de lui faire ou-

blier, par mille égards, les peines qu'innocemment je lui avais fait éprouver; soit encore. sentiment de justice envers l'époux, que je commençais à soupçonner de fourberie, et que par conséquent je commençais à mépriser, je renouai avec lui. Voilà ce que, dans toute cette affaire, il y a eu de plus criminel de mon côté.

Ma première entrevue avec cette Dame m'apprit jusques à quel point elle avait couru des dangers. Un tiers, qui participait à nos entretiens, me déroula en partie le tableau de la vie de son époux. Je ne pouvais y croire, tant ce qu'on lui prêtait me paraissait odieux. Les larmes de l'épouse mettaient le sceau à la vérité de ces déclarations. Je ne pouvais soupçonner ces deux individus de mensonge; ils étaient, l'un et l'autre, intéressés à taire ce tissu d'iniquités qui me faisait horreur.

Penser à quitter dorénavant cette

femme, me parut une lâcheté. Ses charmes m'avaient rapproché d'elle; ses malheurs m'y attachaient. Insensé! j'aurais dû fuir cette maison comme un abîme! J'osai y pénétrer avec la témérité des compagnons d'Ulysse et d'Ulysse lui-même dans l'antre de Polyphême. Mais, je n'avais pas l'adresse, la ruse, la sagesse du Héros pour m'en retirer. Jusques-là je n'avais parlé à l'épouse qu'à cause de l'époux, maintenant je ne parlai à l'époux qu'à cause de l'épouse. Je considérai l'une comme une victime à consoler, et l'autre comme un ennemi commun, qu'il fallait craindre et ménager. Qu'avais-je besoin de me mêler de ces querelles? Pourquoi m'unir, même par des sentimens vertueux, à un être que je devais éternellement mépriser? Hélas! j'aimais peut-être, et je ne m'en doutais pas. Que de fautes le cœur nous fait faire!

Ma société avec l'époux ne fut plus qu'une liaison de politique; je le voyais

le

le moins fréquemment possible, et, s'il se passait des scènes de jalousie, on me les laissait ignorer. Cette dame, en me les disant, aurait craint de me perdre; le mari, en m'en parlant, aurait perdu les avantages qu'il espérait retirer de moi. Je croyais donc ce ménage dans un parfait accord, lorsque tout-à-coup il s'y éleva un orage plus effrayant que le premier. Cet homme, jaloux forcené, entra dans un accès de fureur, se servit, contre sa femme, des dénominations les plus injurieuses; et, tout en se plaignant de ce que les lois l'empêchaient d'attenter à ses jours, il lui fit souffrir les plus affreux traitemens.

Croirais-tu, brave Hilaire, que ce fut lui-même qui vint m'apprendre une partie de ce qu'il avait fait, en osant me prier encore de ne point cesser mes liaisons avec lui? Je ne te ferai point les détails de tout ce qui se passa, entre nous, en ce moment; je me tairai sur

les emportemens auxquels je me livrai, dans les premiers momens de ma douleur. Si l'affront de ces mauvais traitemens fût tombé sur mon propre corps, j'aurais été moins furieux peut-être ; mais ma juste colère ne trouva qu'un lâche, qui n'eut pas honte de se dévoiler à mes yeux comme le plus vil scélérat. Je voudrais pouvoir tirer un voile sur le tableau de ses manœuvres infâmes. L'esprit et sur-tout le cœur d'un homme honnête ne conçoit point comment une seule tête peut méditer tant de crimes! que de moyens lâches et vils! que de projets sanglans et tortueux ! ce que je vais t'apprendre de cet homme suffira pour le rendre horrible à tes yeux, mais sans aucune utilité pour ton cœur, qui n'a pas besoin que l'horreur du vice lui fasse aimer la vertu. Cet homme écrivit anonymement à toutes mes connaissances et à mes amis pour me prêter, à leur égard, toutes sortes de discours, d'actions ou de pro-

jets capables de leur être nuisibles; en même-temps, aiguisant ses poignards contre moi, il tenait sa femme renfermée dans une maison de campagne écartée; il me faisait écrire des lettres anonymes pour me jeter, sur son compte, dans les plus vives alarmes. Dois-je te l'avouer? Cette femme m'intéressait alors si vivement que, si j'avais appris qu'il lui avait donné la mort, je n'y aurais pas survécu. Combien je souffrais de me trouver la cause, même innocente, des dangers de cette aimable infortunée!

Deux mois s'étaient écoulés, et je m'étais retiré dans une maison de campagne isolée, ne me rendant à la ville que pour mon service. J'étais en usage d'aller me promener tous les soirs dans une allée très-obscure qui avoisinait la maison que j'avais louée. Cette allée s'enfonçait dans un vallon, si sombre par la hauteur et par l'épaisseur des arbres de la forêt, que j'y trouvais une solitude mé-

lancolique, effrayante même en quelque sorte. Cette situation convenait parfaitement à mon ame, qui était dans une habitude de douleur, qu'il me serait impossible d'exprimer. Ah! si cet homme odieux avait pu savoir combien je souffrais, qu'il aurait joui de sa vengeance! il en méditait une d'un autre genre, et tu vas frémir, bon Hilaire, au récit des dangers que j'ai courus :

Je m'étais absenté de cette campagne pendant huit jours. A mon retour, je repris ma promenade accoutumée. Elle était chère à ma douleur; j'arrivai jusques dans la solitude du vallon. Je me promenais à grands pas dans l'allée obscure, lorsque je sentis tout-à-coup la terre s'affaisser sous mes pas, et tombai dans un trou de sept à huit pieds de profondeur, où je me trouvai suspendu dans un filet. Aussitôt deux hommes firent mouvoir une espèce de tourniquet, au moyen duquel je fus telle-

ment enveloppé dans ce filet, dont les mailles étaient d'une contexture très-solide, que je ne pouvais y faire aucun mouvement.

Cette aventure, toute dangereuse qu'elle était, m'effraya moins qu'elle ne m'humilia, sur-tout lorsque je reconnus que j'étais tombé entre les mains de mon vil et implacable ennemi.

Ces hommes, avant de me tirer de cette espèce d'abîme, ajoutèrent, à la contexture du filet, de forts cordages, dont ils me lièrent les jambes et les bras. J'aurais eu vingt fois la force d'Hercule, que je n'aurais pu faire aucun mouvement. L'on m'ordonna d'ouvrir la bouche, je m'y refusai; l'on me tordit les chairs pour m'y contraindre, je ne fus pas plus docile; l'on imagina de me passer une corde au cou, comme pour m'étrangler, et, quand la respiration me manqua, j'ouvris malgré moi la bouche; et, par le moyen d'un levier de fer, l'on y intro-

duisit une boule d'ivoire : dès ce moment, il me fut impossible de pousser un cri.

Certains alors d'emporter impunément leur victime, ces hommes me placèrent dans une voiture qui me transporta dans un château, que cet homme avait pris en location pour y enfermer son épouse. Ils m'y déposèrent sur la terre humide d'un caveau où bientôt je me trouvai seul avec le monstre. Il se mit à m'accabler d'épithètes viles et grossières, qu'il croyait m'être injurieuses et qui ne l'étaient que pour lui; j'en souriais de pitié en lui lançant des regards de fureur. « Tu périras, ainsi garotté, me dit-il; tu mourras dans ce souterrain funèbre, engourdi par l'humide fraîcheur du lieu, dévoré par la faim et la soif, et tourmenté par ma présence et par les insultes de tout genre dont je veux t'abreuver. Je te rendrai témoin de l'accord parfait dans lequel je vis avec ta coupable amante; je

veux que, témoin de son amour pour moi, tu sois déchiré par les serpens de la jalousie. Placé dans l'obscurité profonde de ce cachot, tu nous verras sans que l'infidelle puisse te voir ; lié, garotté, comme te voilà, tu ne pourras faire un mouvement ni dire un mot pour l'avertir de ta présence. Toutes ces choses sont les moindres de celles que je réserve à ton supplice. Saches, saches sur-tout, que j'ai pris toutes les précautions convenables pour que ma vengeance, juste s'il en fut jamais, soit cachée, et qu'à ta mort, ton nom soit en horreur, et ta mémoire dans la boue ».

Si j'avais pu lui répondre, je lui aurais dit, qu'en effet le plus grand de mes supplices n'était pas dans les tourmens qu'il allait me faire souffrir, mais dans l'humiliante douleur de me trouver au pouvoir d'un lâche, le juste objet de mes mépris. Quelle situation pour un homme d'honneur !

O mon maître! interrompit Hilaire, point de réflexion. Hâtez-vous, car je souffre cruellement de vous voir dans cette horrible situation.

Peu de momens après, continua Dolimont, le lâche! il conduisit son épouse dans ce caveau. Les lumières, qui les entouraient, me laissaient voir en effet l'accord qui régnait entre eux, accord qui cependant, de la part de la dame, avait une teinte de mélancolie et quelque chose de contraint et de sombre. L'obscurité dans laquelle j'étais plongé empêchait que je fusse aperçu. Cette scène, toute dégoûtante qu'elle était, ne fut point sans quelque charme pour moi. J'y acquérais la certitude que cette jeune et belle personne respirait encore, et j'avais craint que les horribles supplices dont il m'avait menacé, ne fussent de m'offrir les restes sanglans de cette infortunée.

CHAPITRE V.

Quand le monstre, après avoir pris des plaisirs aussi grossiers que son ame était féroce, eut conduit et enfermé de nouveau sa femme dans un appartement qui lui servait de prison, il revint auprès de moi, accompagné du même homme qui lui avait aidé à me saisir dans la fosse et dans le filet où j'étais tombé. C'était une espèce d'Hercule de taille moyenne, dont les traits étaient effrayans. Mon ennemi avait payé cet homme par quelques écus et les plus brillantes promesses; il l'avait intéressé à sa cause, en lui racontant, comme il l'avait déjà fait à cent personnes, comment il avait acquis la certitude que sa femme lui avait fait infidélité. Cet Hercule soldé, nommé Harolle, avait eu, ou croyait avoir eu à se plaindre de la sagesse de la

sienne. N'ayant pu atteindre son rival, qui était un homme riche et puissant, il lui semblait que, venger la querelle d'un offensé comme lui, c'était adoucir ses malheurs.

Quand mon ennemi descendit dans le caveau avec Harolle, il avait à la main trois écrits, qu'il prétendait être trois lettres de change, et il me dit : « Signe ces trois effets et je te mets demain en liberté, sinon tu mourras. Pour marquer ton consentement, ferme un moment la paupière; alors je te laisserai la main droite libre pour signer ». Je refusai de fermer la paupière. Le monstre me fit de nouvelles menaces; je persistai dans mon refus ; et après m'avoir accablé d'injures, il se retira.

J'ai su depuis ce qu'étaient ces trois écrits. L'un était une lettre de change de vingt mille livres; le second une autre lettre de change de cent mille livres, toutes deux passées au profit d'un tiers et an-

tidatées de six mois. Le troisième était une lettre que j'étais censé lui avoir écrite, et dans laquelle je lui disais que tourmenté par le double tort de lui avoir enlevé le cœur de sa femme, et d'avoir refusé de lui en donner satisfaction, effrayé de la publicité qu'il ne manquerait pas de donner à cette aventure, je n'avais point voulu survivre à mon déshonneur, et avais expié ma trahison et ma lâcheté en me précipitant dans les flots.

Tu vois que non-seulement le projet de mon ennemi était, après m'avoir fait signer les trois écrits, de m'étouffer dans le caveau et de me jeter dans le fleuve, certain que son crime serait ignoré, mais qu'il s'était encore ménagé des motifs de persécutions contre sa malheureuse épouse.

Ce sont les excès qui mettent un terme à tous les pouvoirs. Celui de mon ennemi sur moi devait finir par l'excès de sa scélératesse. Elle révolta le compagnon qu'il s'était associé. Cet homme avait bien voulu se prêter à la vengeance d'un époux,

mais non pas s'exposer lui-même à des dangers qui le missent à sa discrétion. Avant de commencer cet exploit de vengeance, il avait signé, fort inconsidérément, un écrit par lequel il reconnaissait avoir contribué à me donner la mort. Mon ennemi, tout en protestant qu'il n'attenterait pas à mes jours, avait exigé ce billet d'Harolle comme un garant de son silence sur les supplices, les humiliations qu'il voulait me faire éprouver, et sur l'argent qu'il prétendait retirer de ma captivité.

Mais en ce moment, mon ennemi, fort de l'écrit de son complice, ne lui dissimula plus l'intention où il était de me faire mourir. Harolle avait lu les trois billets que l'on voulait me faire signer. On lui promettait que l'une des lettres de change serait passée à son profit; mais Harolle voyait bien qu'au moyen de l'écrit auquel il avait eu la faiblesse d'apposer sa signature, il resterait à la discrétion de mon ennemi, et qu'il aurait part à son crime

sans en avoir au profit. Il fit donc de sérieuses réflexions sur l'aventure dans laquelle il s'était engagé, et ne chercha plus que le moyen de se débarrasser de son association avec un homme aussi profondément criminel, et de me sauver moi-même, sans danger pour lui, du malheur dans lequel il m'avait jetté.

Harolle, en sortant du caveau, dit à mon ennemi qu'il avait affaire à Lille; qu'il y passerait la matinée seulement, et lui demanda la permission de s'absenter jusqu'au soir. « J'y consens, lui dit le scélérat; je suis loin de me méfier de toi. Tes intérêts sont irrévocablement unis à ma cause; cependant, s'il fallait un lien pour t'y attacher encore, je te dirais : Garde-toi de toute indiscrétion. Tu sais que j'ai ton écrit; tu n'es qu'un homme du peuple sans fortune, et je suis riche et puissant ».

Ces mots achevèrent de convaincre Harolle qu'il serait la victime de son as-

socié ; en conséquence, feignant d'abonder dans la haine que cet homme avait contre moi, il promit d'être discret et partit. Mais à peine eut-il fait une demi-lieue, qu'il ralentit la vîtesse de ses pas pour méditer sur le parti que, dans cette conjoncture difficile, il devait prendre. L'aurore paraissait à peine. Harolle était sur le chemin Royal. Un homme vénérable, que dis-je ? Un ange, une divinité, venait, à pas précipités, derrière lui ; c'était un voyageur qui était parti à pied de l'auberge voisine, en attendant que sa voiture le joignît.

Harolle fut frappé de la physionomie vraiment céleste de l'étranger. Celui-ci ne le fut pas moins de celle d'Harolle, qui avait l'air d'un criminel échappé de prison, mais odieux à lui-même et rongé de remords.

Ces deux hommes se joignirent. « Où vas-tu ? dit l'étranger à Harolle. » Je dis l'étranger, parce que, soit par la teinte

brune de ses traits, soit par l'accent peu connu de son langage, on ne le jugerait pas Français. « Où vas-tu ? dit-il. Je n'en sais rien, répondit Harolle. Quoi ! tu n'en sais rien, répliqua l'étranger, en fixant Harolle avec beaucoup d'attention, et celui-ci se troubla. Tu m'as l'air, en effet, d'être cruellement préoccupé. Ne te serais-tu pas levé trop matin ? — Je ne me suis pas couché. — Et si tu t'étais mis au lit, tu n'y aurais pas goûté le repos du juste ! Ton front sourcilleux semble être sillonné par le remords. — O ciel ! qui êtes-vous pour me parler ainsi ? Savez-vous que je pourrais vous faire repentir.... — Je crains peu tes membres musculeux et tes larges épaules. Voici, ajouta l'étranger, en lui montrant la bouche d'un pistolet, voici ce qui nivelle les forces des humains. — Serrez cette arme, Monsieur, vous n'en avez que faire contre moi. Êtes-vous un homme discret, et sur-tout un homme

de bien? — Je le crois. — Aimez-vous à rendre service à l'humanité? — J'en fais mes délices. — Eh bien! donnez-moi un conseil qui sauve les jours d'un jeune militaire, et qui me sauve moi-même du piége dans lequel j'ai eu le malheur de tomber. — Parle avec confiance; je ferai, pour le militaire et pour toi, tout ce qui sera en mon pouvoir. »

Harolle expliqua alors à l'étranger sa situation et la mienne. J'avais dessein, continua-t-il, d'aller à Lille trouver le colonel du jeune officier ou le commandant de la place et de lui tout dévoiler. »

« Cette résolution, répondit l'étranger, est celle d'un homme d'honneur, et je vous rends toute mon estime. Il est plus difficile de s'arracher à un crime à demi consommé, que de ne jamais en projeter contre un ennemi. Mais je trouve des inconvéniens à ce parti qui était cependant le meilleur que, seul, vous pussiez prendre. Le jeune officier, par l'éclat qu'aura-

qu'aura cette affaire, pourrait perdre l'homeur en recouvrant la vie. L'honneur d'un militaire français est comme la fleur de la sensitive; si l'on y touche, elle est flétrie. Il faudrait que l'officier sortît lui-même de cette affaire, ou silencieusement, ou suffisamment vengé de son ennemi. — Je pense comme vous; mais comment le délivrer et le venger d'un homme aussi puissant? — Êtes-vous de ce pays-ci? — Oui, Monsieur. Le château de M.*** est-il habité par beaucoup de monde? — Il y a six valets et sept femmes. — Procurez-vous quatre hommes bien armés, gens de cœur, et qui, pour de l'or, veuillent s'aventurer dans une bonne action. — Je puis trouver les hommes; mais qui payera? — Moi. — Je vole accomplir vos projets: mais où nous rejoindrons-nous? — A mon auberge, que nous découvrons d'ici, où je vais rentrer et séjourner.

Harolle, en effet, trouva quatre hom-

mes bravés et décidés à me délivrer ou à périr. L'étranger leur donna dix louis à chacun, en leur en promettant quarante autres au retour de leur expédition.

Harolle se rendit le soir au château, et faisant bonne mine à mon ennemi, il lui renouvella la promesse d'être fidèle à accomplir ses volontés, à la condition cependant qu'il prendrait du repos cette nuit, n'ayant point fermé l'œil la nuit précédente. Cette condition fut accordée avec d'autant plus de plaisir, par ce scélérat qu'il y voyait le moyen de prolonger mes souffrances, et l'espoir, en lassant mes résolutions, de me décider à signer les trois écrits qu'il m'avait présentés vainement. Mais Harolle, au lieu de prendre du repos, se leva dès que tout le monde fut couché, et ouvrit une fenêtre qui donnait sur le jardin ; les quatre hommes armés entrèrent dans le château, et sous la conduite de leur chef, Harolle, ils pénétrèrent dans la chambre de mon

ennemi qui, surpris et effrayé, crut être tombé dans les mains de la justice.

Lié à son tour, garotté, baillonné, on le força de venir être témoin de ma délivrance. Je fus donc mis en liberté; Harollerétira des mains de cet homme atroce le billet qu'il lui avait donné, et avec celui-là il obtint pareillement les trois écrits qu'il voulait me contraindre à signer. Harolle me les remit, et me demanda ce que je voulais faire de cet homme. Mon premier mouvement fut de l'immoler à ma vengeance. La crainte de passer pour un assassin, m'arrêta; il ne mérite, m'écriai-je, que de périr de la main du bourreau. Mais le livrer à la justice, n'était-ce pas compromettre la sureté d'Harolle, à qui je devais la vie? N'était-ce pas encore donner trop de publicité à un événement dont la calomnie pourrait défigurer les principales circonstances et peut-être effleurer ma réputation? Ces dernières réflexions me déter-

minèrent, et je me décidai à une vengeance bien peu proportionnée au crime. Je lui fis mettre la même boule d'ivoire dans la bouche, et jeter dans le filet où j'avais passé trente heures d'une manière si désagréable; et au lieu de le placer sur le sol humide du caveau, je priai mes cinq libérateurs de le hisser sur un grand orme, bien touffu, qui était dans l'avant-cour du château. Ils le placèrent sur la plus haute branche au plus épais du feuillage. Ainsi se termina ma vengeance, à laquelle Harolle ajouta de son plein gré de graver sur le tronc de l'arbre en gros caractères NID DU COUCOU.

Pendant que toutes ces choses se passaient, j'étais dans l'appartement de sa femme, qui, en me donnant les renseignemens dont j'avais besoin sur toutes les souffrances que mon attachement lui avait causées, faisait ses efforts pour me faire oublier les miennes; et j'aurais volontiers passé quelques momens de plus

avec elle, si je n'avais pas senti la nécessité de me réunir à mes libérateurs, qui, après avoir hissé leur nid de coucou, s'étaient mis à table et faisaient bombance dans le château.

Il était quatre heures du matin quand nous quittâmes ces murs, que j'ai encore en horreur, malgré les momens délicieux que j'y ai passés pendant la seconde nuit. Une seule femme, dévouée aux intérêts de sa maîtresse, s'était aperçue de ce que nous avions fait; tout le reste était dans un profond repos. Je les emmenai toutes les deux; car la dame était bien décidée à ne plus se livrer à la brutalité de son époux; mais avant de nous retirer, nous nous rendîmes sous l'arbre au nid de coucou. La lune et les étoiles brillaient à l'envi; nous contemplâmes notre ennemi commun sans le redouter, et nous le quittâmes après l'avoir accablé de nos malédictions.

Dès que nous fûmes à une lieue de

Lille, je donnai à la dame et à sa femme-de-chambre deux de mes libérateurs pour les conduire à la ville. Elle alla demander protection au commandant de la place. Jeune, sensible et belle, il lui devint facile de l'intéresser à son indépendance. Toutes les anciennes coquettes poussèrent les hauts-cris ; mais celles qui avaient droit de l'être encore, et toutes les femmes de bien s'intéressèrent à une Dame qui avait été déshonorée gratuitement par son époux ; et ne disant pas un mot de ma captivité, de ma délivrance, ni du nid fameux suspendu à l'orme du château, elle alla se jeter dans un couvent, où sans doute elle est encore, attendant qu'il lui soit permis de jouir de quelque liberté.

Et votre ennemi, dit Hilaire, que devint-il? Je priai le lendemain, répondit Dolimont, quelques-uns de mes amis d'aller à la chasse dans ces cantons-là. J'en mis un dans ma confidence ; il

dirigea si bien la marche des chasseurs, qu'étant allé faire halte sous l'arbre, il leur en fit observer l'inscription. Le jaloux fut délivré; mais toujours plus furieux, il continua à me poursuivre de ses calomnies, quoiqu'il se tînt toujours éloigné de moi.

Mais je t'ai parlé de ce qu'il importait le moins de t'apprendre. Séparé de la dame, je volai, avec trois de mes libérateurs, à l'auberge de l'étranger. Je voulus lui parler du service qu'il m'avait rendu; il m'imposa silence. La majesté de toute sa personne, la vivacité de ses regards, la noblesse de son action m'imprimaient un respect, mêlé de tendresse, qui me força à lui obéir. Je le vis donner à chacun de ces braves gens les quarante louis qu'il leur avait promis, et les congédier; puis, s'adressant à Harolle, il lui dit : « Et toi, que demandes-tu pour ta récompense? — Le pardon de ma faute, répondit ce brave

homme.—Je te l'accorde, lui dit l'étranger. Je ne te donnerai rien pour avoir délivré Monsieur; tu n'as fait que réparer le crime dont tu avais été l'instrument. Mais accepte cent louis comme un gage de mon estime. Souviens-toi que faire une belle action par amour pour nos semblables, est la plus grande preuve qu'on puisse donner d'une profonde intelligence. Celui qui ne se livre qu'aux actions communes de la vie, mais toujours en vue du bonheur de l'humanité, est l'homme d'esprit : celui qui fait de grandes choses, mais nuisibles au repos des humains, de quelque grandeur qu'il s'environne, quelle que soit la renommée de son génie, n'est qu'un sot. Tu vois, par ce qui t'arrive aujourd'hui, qu'on gagne plus au culte de la vertu qu'à l'idolâtrie du crime. Adieu ! »

Resté seul avec cet étranger, frappé de l'originalité de son discours, étonné de sa munificence dans les bienfaits,

j'allais

j'allais tomber à ses pieds comme à ceux d'une divinité tutélaire, lorsque, me retenant, il me dit : « Plus je vois l'homme, plus je me persuade de la corruption de la société; vous me paraissez spirituel et vertueux, cependant vous vous extasiez devant une action fort naturelle. J'aurais été plus à plaindre que vous, si je n'avais pas fait tous mes efforts pour vous secourir. Malheur à vous, si vous n'aviez pas été capable d'en faire autant que moi, vous étant à ma place, et moi à la vôtre! — Il est au moins très-vrai, lui répondis-je, que je n'aurais pas employé trois cents louis à cette action, car je ne les ai pas, ce qui me désole, puisqu'en ce moment je suis dans l'impossibilité de vous les rendre. — Quand j'ai conclu, avec ces gens-là, le marché de vos jours et de votre honneur, j'ignorais votre fortune, je ne connaissais que vos dangers. Je ne leur donnais donc pas cette somme dans l'intention d'en être

remboursé. — Je serais au désespoir que vous refusassiez de la recevoir de ma main. Je ne demande que le temps d'en écrire à ma mère. — Quand la somme arrivera, je ne serai plus ici. — Dites-moi votre nom, votre demeure et.... — Vous serait-il possible de faire compter cette somme à Paris? — J'y habite et j'y vais en congé dans huit jours. — Eh bien! Monsieur, voici l'adresse d'un banquier, chez lequel vous pourrez verser cet argent. — Mais pour qui.... — Je la réclamerai à mon retour. Ce banquier me connaît assez pour savoir que je ne demande rien de ce qui appartient à autrui; et il connaît trop les hommes pour donner cette somme au premier aventurier qui viendrait la réclamer. D'ailleurs, en vous priant de me dispenser de vous dire mon nom, c'est vous prier de me taire le vôtre. Les gens de mon âge figurent mal dans les aventures de romans. Si vous le trouvez bon, nous

n'aurons pas d'autre rapport ensemble. Je n'aime point les explications avec la justice; adieu, Monsieur, recevez cet avis d'un homme qui a vécu deux fois plus de temps que vous. L'amour est la vertu la plus noble, la plus essentiellement utile au bonheur des humains. Mais cette vertu si pure ne doit jamais être pratiquée criminellement. Vous trouverez encore de belles femmes qui, étant épouses, seront enchantées d'avoir des liaisons avec vous; tant que vous les écouterez, vous mériterez le sort qui vous a menacé. Il serait à souhaiter que les deux sexes ne s'unissent que par amour; mais les lois de la société sont aussi impérieuses que la nature. Que dis-je? elles sont la nature elle-même; car elle veut que l'homme vive en société. Or, l'homme ne peut pas vivre en société sans lois; donc, obéir aux lois c'est obéir à la nature. Suivez-la dans ses lois primitives, et dans les lois qui émanent

de celles qu'elle a posées. Et sur-tout souvenez-vous que la jeunesse est la saison de la vie pendant laquelle vous devez semer pour recueillir. La jeunesse est à l'approche de la vieillesse, ce qu'est le printemps à l'approche de l'hiver; l'automne ne récolte que ce que le printemps a cultivé ».

L'étranger me quittait en prononçant ces derniers mots; je l'arrêtai pour lui réitérer mes remercîmens : « Gardez vos actions de grace, me répondit-il; je suis, dans cette aventure, cent fois plus heureux que vous. Ma satisfaction est délicieuse; la vôtre n'est qu'une cessation de tourmens. Vous vous êtes soulagé d'un fardeau pénible; j'ai ramassé une pierre précieuse que j'ai su découvrir en mon chemin. J'emporte en mon souvenir une image flatteuse et consolante, et vous un tableau dont vous repousserez toutes les situations. — Ah! je m'en souviendrai avec délices, m'écriai-je, puis-

qu'il me rappellera les vertus et les discours d'un homme si cher à mon cœur, que je donnerais la moitié de mes jours pour passer le reste avec lui. — Jeune homme, reprit-il, puisque mes discours te plaisent, encore une vérité précieuse, et nous nous quittons. Je lis dans tes regards que tu es capable de connaître le véritable amour. Souviens-toi que lui seul enfante le bonheur; aime par le cœur et non par les sens. Le premier s'accroît par la jouissance et le second s'éteint par le plaisir ».

A ces mots, l'étranger s'élance dans sa chaise, il me dit un dernier adieu de l'œil et de la main, et me laisse devant l'auberge, honteux de me trouver, par ma faute, à une si grande distance de l'ame de cet heureux mortel. Que j'étais petit à mes yeux! que l'amour-propre, qui m'avait dominé jusques-là, fut prompt à se dissiper! que les avantages de ma naissance, que mes prétentions aux places, à la fortune, que ma petite

vanité fondée sur mes talens, sur la beauté de mon corps ou de ma figure, me parurent peu de chose auprès de la sagesse de cet étranger! Cet homme, me disais-je en moi-même, porte son bonheur avec lui; son cœur étant le centre de ses jouissances, et son esprit les dirigeant à son gré, il doit être heureux partout, et indépendamment de tout; et moi, mes jouissances étant dans les caprices de la mode, dans les fantaisies du luxe, les intrigues des jolies femmes, la cabale des ambitieux, je n'aspire pas à un quart-d'heure de plaisir, qu'il ne dépende de tout ce qui m'environne».

Ces réflexions, et une foule d'autres de ce genre, m'accompagnèrent jusqu'à Lille, où je me rendis lentement de mon pied. Je m'occupai d'une foule de projets de réforme, parmi lesquels se trouva celui de ne plus voir l'épouse de mon ennemi, et je tins parole. Il n'y avait que seize jours que j'avais éprouvé cette aven-

ture, quand j'arrivai à Paris. Voilà plusieurs jours que je suis dans mes foyers, et j'ai négligé de rembourser ces trois cents louis; cependant, mon ami, tu vois que c'est une dette sacrée.

Hilaire, à ces mots, poussa un profond soupir. Pourquoi ce soupir? s'écria Dolimont. Serais-je assez malheureux pour ne pouvoir m'acquitter de cette somme, sans la demander à ma mère? — Ah, Monsieur! je vendrais jusqu'à ma dernière chemise, plutôt que de vous voir retarder le paiement d'une dette d'honneur. Mais j'ai bien d'autres motifs de soupirer! Je vais emprunter l'argent dont vous avez besoin; et si vous voulez me donner l'adresse du banquier, dans moins d'une heure je vous en rapporterai le reçu. — Je serais trop criminel d'épargner mes pas. Je veux y aller moi-même. Peut-être apprendrai-je le nom de mon bienfaiteur. Que j'aurais de plaisir à le revoir et à lui donner chez moi des

témoignages de ma reconnaissance ! Peut-être même ce désir n'est-il pas sans intérêt ; j'apprendrais auprès de lui à devenir meilleur. Encore des soupirs, Hilaire ! Quels sont tes chagrins ? Dis-les moi. — Je n'ose. Quand vous étiez enfant, je vous parlais sans détour, et vous m'écoutiez. Aujourd'hui..... — Je dois t'écouter encore. Tu as le sens droit ; tu es homme de bien ; mon père avait une confiance entière en toi. — Oh ! j'atteste le ciel, que, si je suis encore dans la maison de ce maître adoré, dont l'ame bienfaisante et sublime honorait l'humanité, c'est en sa considération et la vôtre, Monsieur. Que je l'aimais, ce bon M. Dolimont ! Figurez-vous que, depuis huit ans qu'il est mort, je n'ai pas passé une nuit sans être continuellement avec lui. — Et c'est le chagrin de sa perte qui te faisait soupirer ? — Non. — Et qui donc ? — Vous. — Moi ! et pourquoi ? — Je crains de parler ; mais je crains encore

plus de me taire. — Bannis cette timidité, je t'en conjure. — Eh bien! voici, en peu de mots, ce que j'ai à vous dire. Pratiquez la leçon que vous donna l'ange mortel qui fut votre libérateur. Ayez un véritable amour, un amour constant et vertueux; respectez l'innocence; ne flétrissez pas une beauté pure du souffle du désir. Si vous connaissiez son père! Il est digne de celui qui vous a secouru, et sa Zilia..... — Je ne connus jamais rien d'aussi intéressant, d'aussi parfait que Zilia. — Vous l'aimez? — Sans doute. — Mais vous ne l'aimez pas d'un amour noble et pur qui seul fait le bonheur de l'homme, d'un amour vertueux enfin, tel que vous l'a recommandé cet étranger. — Quoi! tu voudrais, Hilaire, qu'aimant Zilia d'un amour aussi parfait, je m'unisse par des liens indissolubles qui.... — Non. Je souhaiterais que vous respectassiez son innocence ».

Hilaire, à ces mots, baisse les yeux,

et, prenant congé de son maître, il lui promet que, dans une heure, il lui portera de quoi s'acquitter envers son bienfaiteur.

Dolimont, resté seul, s'abandonne aux réflexions que cet entretien a fait naître. Il pense aux chagrins qu'une passion criminelle lui causa. Il sonde les replis de son cœur. Il y trouve un mélange confus et monstrueux d'amour et d'éloignement, de confiance et d'incertitude, de considération et de mépris pour la jeune personne qu'Hilaire l'invite à respecter. Le souvenir de Zilia, bonne, sensible, innocente et belle, vient enflammer son ardeur, et celui des propos de sa mère vient l'agiter; son front rougit de honte et de jalousie. Comment aimer, sans s'avilir, un objet qui, changeant et même scandaleux dans ses caprices, méconnut les lois de la pudeur? Cependant l'innocente simplicité des réponses et des questions de Zilia; son regard si pur et

si noble, ses couleurs si vives, si fraîches, cette taille si svelte, ce port si décent, ce ton de voix si doux et si flatteur, cet œil à la fois sévère et caressant qui, si souvent, imposa du respect à son audace, tant de perfections enfin viennent se présenter à son souvenir, qu'il ne voit plus dans Zilia que le chef-d'œuvre de la nature.

Il faisait ces réflexions, lorsque la Marquise entra, tenant une lettre à la main, et feignant, en la lisant, de se croire seule dans l'appartement. Elle paraissait très-affectée de cet écrit, et faisait des exclamations que la douleur semblait lui arracher.

CHAPITRE VI.

DOLIMONT, craignant que sa mère n'eût reçu quelque nouvelle fâcheuse concernant ses affaires, s'en approcha; et la Marquise, fermant précipitamment la lettre, feignit d'avoir le plus grand intérêt de la cacher à son fils. C'en fut assez pour que celui-ci témoignât le plus grand désir de la connaître; et la Marquise, après avoir opposé toute la résistance qui convenait à ses desseins, donna la lettre à son fils; il y vit la déclaration la moins équivoque faite par une femme à son amant; et cette lettre, sans adresse, était de la main de Zilia.

Dolimont, extrêmement étonné d'un tel écrit, fit des questions à sa mère, qui lui répondit qu'elle avait fait surprendre la messagère chargée de ce commerce criminel, et qu'elle venait de s'emparer

de cette lettre. « J'en ai parlé, dit-elle, à cette petite personne; elle ne s'en est nullement affectée. Vous avez vos mœurs, m'a-t-elle dit; j'ai les miennes. La liberté qu'elles me donnent, vaut bien la contrainte éternelle des vôtres. Oh! que je fus mal inspirée, continua la Marquise, d'accepter la commission que me donna M. Aldini, de surveiller les mœurs de sa fille! Je ne saurais cependant en vouloir à cet homme qui, parti depuis vingt-six jours pour nos affaires, avait bien le droit de me prier de lui rendre un tel service. Mais quelle corvée accablante de surveiller sans cesse les actions d'un être sans principes et sans pudeur, d'un être capable de compromettre à tout moment la demeure d'une femme de qualité! Si vous ne m'aidez pas, mon fils, cette petite folle va faire, de ma maison, le rendez-vous scandaleux de tous les écervelés de Paris. N'est-il pas honteux qu'un beau jeune homme

comme vous ne suffise point à cette créature? Elle semble vous aimer! on dirait qu'elle ne vous déplaît pas, et dans le temps que vous filez le parfait amour, elle le dévide rapidement avec cet homme qu'elle accable de protestations et de sermens; cet homme qu'elle a vu peut-être une ou deux fois, et auquel elle brûle de s'abandonner.

La Marquise, à ces mots, se retira, feignant de la colère, et une profonde indignation; et Dolimont, pétrifié, resta debout et muet, les yeux baissés sur le parquet, le cœur gros de soupirs, et ne retrouvant plus sa raison pour méditer sur ce qu'il avait à faire. S'il eût aimé faiblement, sa détermination eût été facile; il ne se serait plus occupé de Zilia; il en aurait laissé toute la charge à sa mère; mais son amour était trop vif, trop impétueux pour être maîtrisé. L'honneur et la jalousie lui défendaient de souffrir que nul amant approchât

de cette jeune beauté ; et sa passion, enhardie par le mépris, le faisait aspirer à des prétentions, à des projets qu'il avait honte de n'avoir point réalisés.

Comme Dolimont était dans cette crise inexplicable d'amour et de mépris, on vint l'avertir que le dîné était servi. Zilia parut à table avec le front de l'innocence et le regard expressif du sentiment. La Marquise eut pour elle les égards accoutumés ; et Dolimont, lui lançant quelques sarcasmes auxquels elle ne comprenait rien, était avec elle moitié farouche, moitié galant ; et, lui disant par fois des choses tendres, il lui répondait tout-à-coup avec une brusquerie qui approchait de l'insulte, et qui finit par persuader Zilia qu'il s'était élevé quelque nouvel orage. Dès-lors, son œil, joyeux et sentimental, n'exprima plus que la douleur ; son sein fut agité, ses lèvres tremblantes ne proférèrent plus que quelques monosyllabes entrecoupés

de soupirs ; et quelques-uns des morceaux qu'elle s'efforçait de porter à sa bouche furent arrosés de ses larmes.

Dolimont ne put voir ce changement sans être attendri ; tout son courroux se dissipa. Le souvenir de la lettre s'effaça, pour ne laisser d'accès dans son cœur qu'au plus ardent amour : il essaya, par des regards pleins de bontés, de rassurer son amante ; mais Zilia, piquée, de sa froideur, de ses sarcasmes et de ses mépris, ne le regardait plus. Cependant elle était trop bonne pour supporter si long-temps l'amertume d'une telle rigueur ; elle leva enfin les yeux sur Dolimont. Leurs regards se rencontrèrent ; leur ame sembla s'être mêlée ; ce fut un ravissement mutuel, et tout fut pardonné. La gaîté de l'un fit la gaîté de l'autre. Zilia était dans l'enchantement ; Dolimont avait, dans l'expression de sa joie, une teinte de tristesse qui le rendait plus intéressant. Et l'un et l'autre, ils brûlaient

laient d'avoir un entretien particulier, et de s'y procurer un éclaircissement.

La Marquise ne tarda pas à les mettre à leur aise. Elle brûlait elle-même de se trouver avec la vieille Marquise qui lui avait conseillé de faire un tel usage de cette lettre, afin de diminuer l'amour de Dolimont par le mépris, et d'enhardir sa passion en étouffant le respect. Raconter à cette femme ce qui s'était passé, prendre de nouveaux conseils pour l'avenir; en donner elle-même à son fils avant de le laisser en tête à tête avec Zilia, c'était une jouissance qu'elle était impatiente de se procurer. S'étant donc levée de table, elle prit son fils un moment à l'écart, et lui fit ce reproche avec un chagrin mêlé de bonté:

« Pourquoi ces bouderies? L'on n'avance rien avec de l'humeur. Quand l'on connaît le caractère d'une jeune et belle personne, on en profite; et sans chercher à l'humilier par des explications,

on la sert tout simplement à son goût. Voyez comme j'ai fait, moi. N'ai-je pas traité Zilia comme à l'ordinaire? Je ne lui parlerai même plus de cette lettre; je vous conseille de m'imiter; vos plaintes ne changeraient rien à tout cela. On ne se fait pas aimer en dévoilant la turpitude de celle qui s'efforce de la cacher ».

Dolimont se serait vainement promis de dissimuler au point que sa mère le lui recommandait; l'effort lui en aurait été impossible. En conséquence, dès qu'il fut en tête à tête avec Zilia, il prit les détours dont un amant délicat est susceptible pour lui parler de cette lettre, et, lui en disant à peu près le contenu, il lui demanda s'il était vrai qu'elle l'eût écrite. — Oui, Monsieur, dit Zilia; j'ai écrit à peu près tout cela hier soir. — Ah! vous avez écrit tout cela! à qui? — Je n'en sais rien. — Quoi! vous n'en savez rien! pourquoi donc l'écrire? — Parce

qu'on m'en a priée.—Qui?—On m'a défendu de vous le dire.—A moi?—Oui, à vous; puisqu'on m'a fait promettre de n'en rien dire absolument à personne. Je ne nie point la lettre, puisque vous la connaissez; mais je tais le nom de la Dame qui me l'a fait écrire, puisque vous ne la connaissez pas. — Ma mère vous a fait des reproches de l'avoir écrite.

Un éclat de rire fut la réponse de Zilia. Dolimont, singulièrement étonné de la conduite de son amante, allait continuer ses questions, lorsque Hilaire paraissant, lui dit qu'il avait à lui parler. Le jeune comte le vit un moment à l'écart, reçut les trois cents louis qu'il avait demandés, et alla aussitôt les porter chez le banquier dont il avait l'adresse. Mais ce fut vainement, qu'après lui avoir compté l'argent, il le pressa de lui dire le nom de son bienfaiteur; le banquier s'y refusa. « Eh bien! Monsieur, ajouta

Dolimont, que cet honnête mortel apprenne au moins le nom de celui qu'il arracha à l'opprobre et même à la mort la plus cruelle. Qu'il sache en même temps que je brûle de le voir, de tomber à ses pieds ou dans ses bras, s'il m'en croit digne. Ecrivez sur votre registre que vous avez reçu sept mille deux cents livres du comte de Dolimont, rue Caumartin». A ce nom, le banquier l'examinant avec surprise, lui dit : « Monsieur, je m'étais promis de plaider votre cause auprès de celui que vous appelez votre bienfaiteur; mais d'après le nom que vous portez, je m'engage à ne rien lui dire. Ne m'interrogez pas davantage. Vous vous connaîtrez vraisemblablement un jour».

Dolimont ne pouvant obtenir rien de plus positif de la part du banquier, rentra chez lui, se proposant d'aller auprès de Zilia continuer les explications qu'il avait commencées; mais on lui dit qu'elle

était dans le boudoir de Mme. la Marquise avec M. Aldini, son père, qui arrivait à l'instant.

Cette nouvelle porta un coup terrible au cœur de Dolimont. Frappé comme de la foudre, il s'étonna du trouble étrange qui l'agitait; et cherchant à s'en rendre compte, tout en désirant de voir M. Aldini, il dirigeait ses pas vers le jardin pour aller s'y préparer à cette entrevue, lorsque M. Aldini, à qui sa fille avait dit que M. Dolimont venait de rentrer, se leva et courut au-devant de lui. Mais quelle fut leur surprise mutuelle, lorsqu'Aldini reconnut en Dolimont, le militaire qu'il avait secouru, et que Dolimont reconnut son libérateur en M. Aldini ?

Le premier mouvement des deux fut de n'en avoir aucun. Ils restèrent également immobiles et muets de surprise. Cependant Aldini, revenant le premier de son étonnement, s'avança

vers Dolimont pour l'embrasser ; mais celui-ci, transporté de joie et comme hors de lui-même, se précipita dans les bras de M. Aldini. Dolimont le serrait avec transport, lui donnait les surnoms les plus tendres, et renouvela plusieurs fois ses embrassemens.

Mme. de Dolimont fut extrêmement étonnée de cette scène ; son fils, rayonnant de joie, avait la larme à l'œil, et M. Aldini, affectant du calme, n'était guère moins agité. « Je ne conçois rien, dit-elle à son fils, je ne conçois rien à ces exclamations, à cet empressement frénétique que je ne vous ai jamais connu pour personne. — Oh madame ! s'écria Dolimont, cet homme... — Je suis, interrompit vivement M. Aldini, le plus heureux des humains. Je me rappelle qu'étant près de Lille, une rencontre imprévue me fit avoir quelques obligations à Monsieur votre fils, que je ne connaissais pas, et dont je n'étais pas

connu. L'on s'attache, par ses bienfaits, autant que par la reconnaissance; voilà pourquoi nous avons eu mutuellement tant de plaisir à nous revoir ».

Un signe, un serrement de main à Dolimont, suffit pour lui imposer un pénible silence; et, rentrant tous dans le salon de compagnie, la conversation devint générale. Aldini avait déjà rendu compte à la Marquise du succès de sa mission. Celle-ci, ne s'attendant pas à une conclusion si accélérée, avait écrit à Bruxelles à M. Aldini, pour imposer de nouvelles conditions à son adversaire, afin d'éloigner encore le retour du premier. Mais cet honnête homme avait un génie si sage, un jugement si prompt, une éloquence si persuasive, un art si parfait pour faire aimer ce qui était juste, que, surmontant tous les obstacles, il avait fait entendre à la partie adverse de Mme. de Dolimont, qu'il était de ses intérêts d'accepter les con-

ditions qui lui étaient offertes ; et toutes les difficultés s'étaient applanies.

Vous devinez, lecteur, avant que je vous en avertisse, que M. Aldini ne tarda pas à être informé de tous les secrets de sa fille, tant de l'impression que Dolimont avait faite sur son cœur, que de ce que la Marquise lui avait conseillé en faveur de son fils, et des tendres déclarations que Dolimont lui avait faites. Aldini avait de la peine à croire ce que Zilia lui disait des conseils donnés par la Marquise ; mais il ne tarda pas à en être convaincu par une entrevue que le bon Hilaire sollicita, et dans laquelle il dit, à ce généreux père, les choses affreuses qu'il avait entendues de la bouche même de la Marquise.

» Oui, Monsieur, lui dit-il, j'en ai la certitude ; Madame, craignant que son fils, en courant les sociétés de Paris, ne fît des connaissances dont les intrigues eussent de l'éclat et nuisissent à son avancement

avancement et à sa fortune, peut-être même encore à sa santé, a formé le projet de lui donner Mademoiselle votre fille. Madame était à peu près sûre de réussir; vous connaissez l'innocence de Zilia. D'un autre côté, Madame, en donnant cette jeune personne à son fils, aurait pu craindre qu'il ne s'y attachât au point de ne pouvoir y renoncer; en conséquence, n'ignorant pas que sans estime il n'existe point d'amour, et que la beauté sans vertus n'enfante que des désirs et jamais le sentiment, elle avait formé le projet de se servir de l'innocence même de Zilia, pour la perdre d'honneur aux yeux de son fils. Elle calomniait la simplicité, la candeur, la vertu même, afin que M. le Comte, n'ayant pour elle qu'un caprice, la déshonorât sans scrupule, et conservât son cœur absolument libre, en s'emparant de celui de cet ange. Vous voyez donc, Monsieur, que, sauf votre meil-

leur avis, vous vous êtes étrangement mépris, lorsque vous avez laissé Mademoiselle votre fille dans une telle ignorance, glorieuse, il est vrai, mais bien fatale à la beauté. Lorsqu'on sait que l'on marche sur une terre où mille piéges sont tendus, on doit en avertir le voyageur qui marche à nos côtés ».

« Bon Hilaire, répondit M. Aldini, je te rends grâces de ton avertissement. Il est pour moi du plus grand intérêt. J'avais déjà soupçonné que les sentimens de Mme. la Marquise, en ma faveur, étaient une affaire de convention, une monnaie d'usage, une réciprocité de bienséance, et non pas un véritable attachement. Je l'aimais par reconnaissance, plus que par admiration de ses charmes et de ses vertus. Je m'étonnais moi-même de mon affection, parce que, entre nous, nos égards mutuels, nos procédés réciproques, nos empressemens même avaient quelque chose d'apprêté, qui

ne ressemblait à rien de ce qui part du cœur. La vanité seule peut se contenter d'un semblable accord; le sentiment en cherche un plus durable. Je n'aurais pas cru cependant que la Marquise eût pris le moment où j'allais lui rendre un service important, pour m'enlever ce que j'ai de plus cher au monde. — Ne faisons point Madame plus criminelle qu'elle n'a cru l'être; en donnant Mademoiselle votre fille à son fils, elle n'avait pas l'intention de vous nuire. Enveloppant l'intrigue du voile du mystère, elle n'y voyait aucun mal. Madame, comme je le lui entendu dire, quand elle est avec la Comtesse son amie, est bien convaincue que, dans l'abandon d'une femme, il n'y a de criminel que la publicité. Celle qui est assez adroite ou assez heureuse pour n'être pas vue ni soupçonnée, est toujours assez vertueuse; et comme en tout ceci, dit-elle, il n'y a de crime que par convention,

celle qui sait le cacher l'annulle. D'après un tel système, Madame a pu projeter de perdre l'innocence de Zilia, sans penser qu'elle faisait une faute. — Tu crois donc que la Comtesse est pour beaucoup dans tout cela? — Non, Monsieur; mais bien la vieille Marquise de Kerby. Madame l'écoute comme un oracle, et je parierais que tous les détours dont on s'est servi contre Zilia, viennent de cette méchante femme. — D'après tout ce que tu viens de m'apprendre, tu sens que je ne saurais habiter plus longtemps cette maison. Je ne romprai pas ouvertement avec la Marquise; ce serait une témérité dans ma position; mais je me tiendrai sur mes gardes, et je travaillerai à notre séparation ».

Cependant M. Aldini fut contraint de prendre de promptes mesures, car il ne tarda pas à s'apercevoir que le danger était plus grand qu'il ne l'avait cru, et qu'il s'était jeté dans un

labyrinthe d'intrigues et de douleurs. La conversation qu'il eut le lendemain avec Zilia, lui fit voir que son cœur était aliéné en faveur de Dolimont. Il aimait trop sa fille pour la contrarier dans ses amours; mais il appréciait trop sa vertu pour ne point l'arracher au danger qui la menaçait: et voici le premier moyen qu'il pensa devoir mettre en usage.

M. Aldini était en liaison avec une Dame veuve, que sa bienfaisance lui avait fait connaître. Pauvre, mais spirituelle, vertueuse et sensible, elle avait reçu une excellente éducation dont elle avait bien profité. Elle s'était concilié l'estime de son bienfaiteur, qui, deux fois le mois, allait lui porter des secours. Son absence avait empêché ses visites d'usage; il proposa à sa fille de l'accompagner. Après avoir demeuré un moment chez Mme. Faber, c'est le nom de cette personne respectable, M. Aldini dit à

sa fille qu'il avait une visite à faire dans le quartier, et la pria de l'attendre dans cette maison. Zilia y consentit sans peine, et Mme. Faber ayant accompagné M. Aldini jusques sur l'escalier, celui-ci, après avoir doublé la somme qu'il était en usage de lui donner, lui dit: « J'ai deux choses à vous demander. La première, de ne point parler à ma fille de ce que je fais pour vous; la seconde, d'user de l'esprit et de la modération que je vous connais, pour l'instruire des devoirs de la nature, et des dangers de son sexe. Elle aime, elle est aimée. Elle commettrait la faute la plus grave pour une fille, sans crime comme sans regrets. Prévenons ce malheur; il suffira de lui indiquer la route à côté du précipice, pour qu'elle n'y tombe jamais ».

La commission était délicate, mais elle ne pouvait être confiée à des soins plus éclairés, et lorsque M. Aldini

rentra chez Mme. Faber, un signe de celle-ci lui fit connaître que ses intentions étaient remplies. Ce fut alors que M. Aldini demanda à voir sa petite famille; il appelait ainsi une paire de pigeons d'une blancheur éclatante, qu'il portait toujours avec lui lorsqu'il faisait de longs voyages. Zilia, en les revoyant, éprouva la joie la plus vive. Elle les combla de caresses, les couvrit de baisers, leur donna vingt surnoms délicats. Le mâle s'appelait Rocko, la femelle Zizi. Ces petits animaux volaient à l'envi sur la tête et sur le sein de Zilia. Ils lui faisaient, ils en recevaient les caresses les plus tendres. Ils avaient deux petits, nouvellement éclos, qu'ils laissèrent et parurent avoir abandonnés pour ne s'occuper que de Zilia. Pendant trois ans, ces trois innocentes et sensibles créatures ne s'étaient quittées que depuis que M. Aldini s'était fixé chez Mme. de Dolimont. Le roucoule-

ment de ces petits animaux, disait-elle, avait quelque chose de monotone, et leurs caresses une niaiserie qui l'importunait; et la tendresse de Zilia, pour eux, était d'un ridicule à la faire tomber en confusion. M. Aldini avait donc été contraint de les bannir de l'hôtel, et Mme. Faber, reconnaissante, s'en était chargée avec plaisir.

Tandis qu'ils étaient en marche pour s'en retourner, M. Aldini prévint sa fille de leur prochaine sortie de chez Mme. de Dolimont. Zilia ne s'en étonna point. D'après ce qu'elle venait d'apprendre, elle devina facilement la cause de cette brusque séparation. Toute son affection pour la Marquise s'était changée en indifférence, et même en une sorte d'indignation. Il s'était fait dans le cœur de cette jeune personne un changement subit, qui était tout à son avantage et même à celui de l'amour. Le monde se présentait maintenant à

ses yeux sous une forme nouvelle. On venait, pour ainsi dire, de lui ouvrir les portes de la vie. Elle n'en avait connu encore que le vestibule. Dolimont, qu'elle aimait auparavant comme tous les êtres vivans, n'ayant pour lui que de la préférence, lui devint un être à part, un objet sacré, un second elle-même dont il ne lui serait plus possible de se détacher. Elle l'aima d'autant plus, qu'ayant pu abuser de son innocence, il l'avait environnée de la sauvegarde de sa propre vertu. La reconnaissance vint s'unir, dans son cœur, à tous les charmes de Dolimont, pour l'embrâser d'un feu qui devait le consumer jusqu'au dernier soupir. Ce fut dans ces heureuses dispositions qu'elle gagna l'hôtel, où, depuis long-temps l'impatient Dolimont, les attendait, la tristesse dans le maintien, l'inquiétude dans les regards et le trouble le plus inconcevable dans le cœur. Se prome-

nant à grands pas dans l'appartement, et mettant à tous momens la tête à la fenêtre, il poussait de profonds soupirs. La Marquise ne l'avait pas perdu de vue. Passant comme par hasard dans les appartemens et le considérant avec attention, elle étudiait l'ame de son fils; jugeant à son agitation qu'il était passionnément épris, elle pensa qu'il était temps de lui porter les derniers coups, et se trouvant assistée de la Marquise de Kerby, elle lui donna de nouvelles leçons que l'impudeur de celle-ci fortifiait de sarcasmes hardis contre les vertus de son sexe.

Dolimont écoutait ordinairement sa mère en silence; et ne faisant aucune observation sur les avis qu'il en recevait, il méditait secrètement les moyens de les mettre à profit. Pour cette fois il n'en fut pas de même.

« Il peut se faire, dit-il à la Marquise, que vos accusations contre Zilia

soient vraies. Si elles le sont, je dois la plaindre et l'oublier, sans contribuer à ses déréglemens. Si je pouvais croire aux désordres dont on l'accuse, je la mépriserais, et la haine alors, ou du moins une répugnance invincible succéderait à mon amour. Abuser de sa facilité pour le vice, serait être vicieux comme elle. Que dis-je? ce serait l'être mille fois plus encore. Si je puis cesser de respecter Zilia, je ne puis oublier ce que je dois à son père. Que vous comptiez pour rien les services qu'il vous a rendus, ma mère, je n'ai point à vous en blâmer; mais moi, oublier la grandeur de son ame! jamais. Je serais indigne et de l'honneur et de la vie que je lui dois. Il vous a dit qu'auprès de Lille je lui avais rendu un service éclatant; cet officieux mensonge ajoute un nouveau prix à ses bienfaits, et sa délicatesse devient à mes yeux le lustre de sa vertu. Ne me parlez donc plus de concourir au déshonneur de sa

fille, je serais un monstre d'en accueillir la pensée. Dolimont plaindra ses égaremens, mais ne les partagera jamais ».

Cette réponse embarrassa Mme. de Dolimont. Elle rougit, moins de pudeur que de colère et de honte. Mme. de Kerby la prit sous le bras en lui souriant, pour la rassurer, et jetant sur le fils de son amie un regard de pitié, elle éclata de rire, et entraîna la Marquise dans son boudoir. Celle-ci était cruellement humiliée de voir dans son fils plus de vertu qu'en elle-même; et ne regardant M. Aldini que comme un homme très-ordinaire que l'on pouvait tromper à volonté, et sa fille, comme une petite personne à laquelle on faisait beaucoup d'honneur de lui donner un si beau jeune homme de qualité pour amant, elle s'opiniâtra dans son projet, et ne désespéra point d'en voir la réussite.

Dolimont, malgré la fierté de sa réponse, n'en était pas moins tourmenté

par la jalousie. Il était, en ce moment, dans une telle impatience, qu'il aurait donné la moitié de sa fortune pour savoir où était Zilia. Cependant il n'ignorait pas qu'elle était sortie avec son père. Cette particularité aurait dû le tranquilliser. Mais quel asyle et quel gardien peuvent rassurer un jaloux? L'amour, quelque juste qu'il soit, quand il est harcelé par la calomnie, tout en la repoussant et la méprisant même, ne laisse pas que de prêter l'oreille à ses discours. Aussi quand Zilia parut, quand Dolimont la vit descendre de la voiture avec son père, sa raison se troubla; un battement soudain agita son cœur oppressé; il vola sur l'escalier pour aller au-devant d'eux, mais il revint aussitôt sur la pointe du pied; il souriait en lui-même, et, tout au sentiment qui l'agitait, inclinant la tête vers la porte du vestibule, il écoutait avec frémissement le son de cette voix qui l'enchantait. Quand

Zilia parut dans l'appartement, quand ses yeux, si tendres et si beaux, se tournèrent vers lui; quand il vit ce regard, à-la-fois timide et plein de feu, chercher le sien avec embarras; quand il vit un aimable sourire embelli par le teint le plus animé, lui donner le premier salut de l'amour, et parmi tout cela un fond de tristesse se mêler à la douce joie qui l'agitait; ses soupçons se dissipèrent. Il ne resta dans son cœur que le respect et l'amour qu'un mortel vivement épris éprouve pour l'objet qu'il adore; car une jeune personne, belle, spirituelleet sensible, est toujours, pour un amant, un être que son cœur a divinisé. Telle fut Zilia pour Dolimont quand il la vit auprès de M. Aldini. Quel aspect intéressant que celui de la beauté qui nous aime, en société avec la vertu que nous aimons! Dolimont aimait M. Aldini, comme il eût aimé son père; il en cherchait les re-

gards avec autant de soins que ceux de sa fille. Dans les uns, il aurait voulu lancer encore plus d'amour; dans les autres, il cherchait les assurances de cette amitié qu'il avait vouée à son bienfaiteur pour la vie.

Dès ce jour, cependant, il devint très-difficile à Dolimont d'avoir des entretiens avec Zilia. Aldini la quittait peu. La Marquise faisait de vains efforts pour l'entraîner à l'écart; elle ne se doutait pas que ses desseins fussent découverts: et Zilia, suivant rigoureusement les leçons qu'elle avait reçues, empêchait Dolimont d'avoir avec elle des entretiens suivis. Celui-ci, impatient, devenait sombre et mélancolique; sa mère lui lançait des sarcasmes humilians sur sa faiblesse; et M. Aldini, qui en pénétrait le sens mystérieux, n'en devenait que plus impatient d'opérer la séparation qu'il avait projetée. En attendant, toutes les fois que M. Aldini sortait

pour affaires, il emmenait Zilia, et la déposait chez Mme. Faber, qui continuait à lui donner de sages leçons ; tandis que Zilia se livrait aux caresses innocentes de Zizi et de son tendre Rocko.

La Marquise, voyant l'affectation que mettait Aldini à emmener sa fille, le fit suivre ; l'on alla écouter à la porte de Mme. Faber ; l'on entendit Zilia prodiguer les surnoms les plus tendres à quelqu'un qui paraissait lui répondre par des caresses dont elle était enchantée.

On rendit compte sur-le-champ à la Marquise de tout ce qu'on avait entendu ; et cette femme, ne doutant pas que les calomnies qu'elle avait imaginées ne fussent méritées, se hâta de faire à son fils la confidence de tout cela.

Au retour de Zilia, quel embarras dans le maintien de Dolimont ! pour cette fois, les regards de son amante

furent

furent impuissans pour le calmer. Une taciturnité colérique était sur tous ses traits ; la brusquerie la plus repoussante était dans ses discours. Tout cela disparaissait en apparence, quand M. Aldini lui adressait la parole ; mais aussitôt il retombait dans les méditations turbulentes de la jalousie. Quelle nuit désolante il passa ! Vingt fois il sortit de son lit pour aller dans la chambre de Zilia, l'accabler de reproches, et lui prodiguer les injures qu'elle méritait ; deux fois même il essaya de faire mouvoir la clef ; et Zilia, non moins agitée, prêtant l'oreille à tout, crut entendre du bruit et désira que ce fût Dolimont. Elle pensait que la sombre humeur qu'il avait témoignée était le résultat de quelque nouvelle calomnie. Elle tenait plus au plaisir de tranquilliser Dolimont, qu'à l'avantage de se justifier. Combien les ennuis de son amant lui étaient affreux ! Oppressée par la dou-

leur de celui qu'elle aimait, tourmentée par le désir d'une explication, elle se lève, et, marchant, sur la pointe du pied, à tâtons, dans les ténèbres, elle arrive à la porte; et, le cœur palpitant d'amour, d'espérance et d'effroi, sa main touche au bouton de la targette, qui glisse en faisant un bruit léger. L'oreille des amans aux aguets entendrait le silence! Dolimont ne s'y méprit point. « C'est Zilia, dit-il; elle m'a entendu tourner la clef; elle vient fermer la targette, afin que, par ma présence, je n'aille pas interrompre le cours de ses méditations sur des plaisirs dont elle conserve un précieux souvenir. Je t'y laisserai, dit-il; je ne veux pas que tu puisses te glorifier, avec ton amant, de la jalouse fureur dans laquelle tu m'as jeté. Je le connaîtrai cependant, ce mortel que tu me préfères; je lui percerai le cœur, et, partant soudain pour mon régiment, je te laisserai en proie à la tristesse

de la honte, et aux déchiremens du remords ».

Telles sont les pensées de Dolimont. Il s'irrite contre celle qui, surmontant la pudeur de la bienséance, vient retrancher l'obstacle qui la sépare de son amant; et celui-ci, trompé par la jalousie, qui toujours nous égare, fuit le moment le plus beau de sa vie, pour aller se plonger de nouveau dans des réflexions déchirantes.

Le lendemain, M. Aldini surveilla sa fille avec le même soin. L'affaire qui l'avait contraint à sortir la veille, l'appelait encore au même rendez-vous. Il va sortir avec sa Zilia. Mme. de Dolimont propose à son fils de les suivre; il y consent; cache une épée sous son anglaise, et, montant dans un cabriolet de place, il part à la suite d'Aldini, après avoir reçu du valet qui l'avait suivi la veille, tous les renseignemens dont il avait besoin.

Arrivé devant la porte d'une allée, rue du Four St.-Germain, Aldini y dépose sa fille qui entre dans la maison, et sa voiture s'en éloigne aussitôt. Dolimont, à quelques pas derrière lui, sort de la sienne, vole, monte l'escalier sans bruit, arrive au troisième, et prêtant l'oreille à la porte à gauche, il entend très-distinctement les surnoms précieux dont on lui avait parlé; il entend les protestations les plus tendres, faites par Zilia à un être qu'elle paraît chérir éperduement.

Ne se possédant plus, il frappe; Mme. Faber ouvre; il entre en fureur; passe dans la seconde pièce, et voit Zilia, sa belle et bien-aimée Zilia, qui, assise en face d'un miroir, et tournant le dos à la porte, tient dans ses mains un pigeon qu'elle couvre de caresses; tandis qu'un second, perché sur sa tête, s'incline pour lui baiser la paupière. A cette double image d'amour et d'inno-

cence, Dolimont met un genou en terre, et, joignant les mains, il s'écrie: Pardon, pardon, belle Zilia ! Zilia se tourne précipitamment, voit Dolimont, pousse un cri: les oiseaux s'envolent; et cet amant confus, l'œil mouillé des larmes du repentir, mais le cœur pénétré d'une joie vive, lui dit: « Transporté d'une fureur jalouse, j'étais venu en ces lieux pour y percer le cœur du mortel adoré que vous combliez de vos faveurs. Il est, comme vous, le symbole de l'amour et de l'innocence. Je le suis de la haine et du crime. O Zilia ! ajouta-t-il, en présentant son épée à son amante, frappez, frappez dans votre justice un mortel qui désormais doit vous être odieux ».

Il dit, et Zilia lui sourit avec bonté. Elle lui tend la main avec une grace ingénue qui la rend plus belle encore. « Levez-vous, méchant, lui dit-elle, et pour expier votre faute, embrassez

votre rival ». A ces mots, elle saisit l'intéressant Rocko, le présente aux lèvres de son amant, en lui disant: « Puisse un baiser si funeste vous guérir pour jamais d'une crédulité qui m'afflige! »

Dolimont est encore aux genoux de Zilia. Cette main, qu'on lui tend, est collée à ses lèvres; il y laisse tomber quelques larmes que le plaisir et la sensibilité ont fait couler. Zilia n'est pas moins émue. Mme. Faber met fin à cette scène qui l'attendrit et l'étonne. Elle fait lever Dolimont qui, toujours confus, mais charmé d'une méprise qui lui procure un entretien qu'il a si ardemment désiré, comble Mme. Faber d'excuses; et, la conjurant de lui laisser passer un moment dans sa demeure, il profite de la permission qu'il en obtient pour répéter mille fois à son amante, qu'il l'aimera jusqu'au tombeau, et que jamais la calomnie ne trouvera le moindre accès dans son ame.

Cependant, la pénitence que lui avait infligée Zilia fut accomplie. Il baisa Rocko, le baisa mille fois. Zilia l'arrachait à Dolimont, Dolimont l'arrachait à Zilia. Celle-ci ravissait, à Rocko le baiser que Dolimont lui avait donné; Dolimont aspirait sur la poitrine argentée de Rocko le baiser que Zilia y avait déposé. Douces faveurs de la candeur et de l'innocence ! chastes voluptés de l'amour ! à combien de mortels vous êtes inconnues !

CHAPITRE VII.

MADAME Faber, cependant, voyait avec peine cet entretien se prolonger. Son bienfaiteur ne déposait sa fille chez elle que pour éviter qu'elle eût des entretiens avec Dolimont. Elle prit donc la résolution de signifier à ces amans qu'il était temps de se séparer. Mais l'un et l'autre la suppliaient avec tant de grâces de les laisser encore un moment jouir de leur félicité; elle-même avait tant de plaisir à voir un couple si parfait s'aimer, et n'appuyer leur bonheur que sur les mérites de la vertu, que, se laissant attendrir, elle consentait à les voir encore un moment dans cet état de volupté tranquille, que la sévérité même de ses principes ne pouvait désapprouver.

Les heures sont des minutes, pour les

les amans fortunés, comme les heures des années, pour ceux qui sont dans la douleur. L'on entendit une voiture s'arrêter à la porte. Mme. Faber courut à la fenêtre, vit M. Aldini, et s'écria « Sauvez-vous, M. Dolimont; voici M. Aldini ».

Je ne ferai point cet affront à Mademoiselle, reprit Dolimont; je le ferais encore moins à Mme. Faber. Je connais la vertu de M. Aldini; il connaîtra la mienne. Ce n'est qu'en me montrant digne de lui, que je puis prétendre à la main de sa divine Zilia ».

A ces mots, Dolimont vole au-devant de M. Aldini : « O mon père : lui dit-il, en lui prenant une de ses mains, mon père! ne vous offensez point de me voir ici. J'aime, j'adore Zilia; partons pour l'hôtel. Après-dîné favorisez-moi d'un entretien, et nous aurons une explication devenue nécessaire. Jusques-là, suspendez votre cour-

roux. Ne me blâmez point d'une démarche que vous approuverez certainement, lorsque vous connaîtrez la méprise qui y a donné lieu.

Ces paroles, dites avec véhémence et avec toute le naïveté de la bonne foi, ne trouvèrent pas M. Aldini inflexible. « Partez donc le premier, lui répliqua M. Aldini, nous serons à l'hôtel dans un moment, et cette après-dînée sera consacrée à des explications que je ne désire pas moins que vous ».

M. Aldini monta chez Mme. Faber, et, s'apercevant que sa présence occasionnait quelque embarras, il prit la parole et dit : « Ma fille, quelque impérieuse que soit une passion naissante, on peut la surmonter. Il suffit de le vouloir, et toute femme bien née doit vouloir surmonter celle dont elle éprouve les atteintes, si elles sont contraires à son repos et sur-tout à son honneur.

Vous aimez Dolimont, qui ne saurait être votre époux, et dont vous pouvez encore moins être l'amante. Il faut donc, ô ma chère Zilia ! vous décider à le fuir. — Que dites-vous, mon père ? ne m'avez vous pas enseigné, que l'amour est une vertu ? S'il est une vertu, comment pourrais-je être blâmée de m'y livrer en faveur de Dolimont ? — L'amour, dont je vous ai parlé comme vertu, est un sentiment qui porte les hommes à s'aimer, à se rendre mutuellement tous les services qui sont en leur pouvoir. L'amour qui vous unit à Dolimont, est un sentiment qui porte deux êtres, d'un sexe différent, à unir leur destinée, à vivre l'un pour l'autre et à ne se séparer qu'au tombeau. Cet amour, vertueux sans doute entre deux époux, devient criminel lorsqu'il s'oppose aux lois du Gouvernement sous lequel on vit : or,

en France, il est défendu aux enfans de se marier contre la volonté de leurs pères. Dolimont n'obtiendra jamais de la Marquise la permission de vous épouser. Je ne vous permettrai pas davantage d'épouser Dolimont, contre la volonté de sa mère; votre amour est donc contraire aux lois, et loin d'être vertueux, il devient criminel. Il n'appartient qu'aux ames viles de s'adonner à des penchans qui laissent des remords. Le sacrifice que je vous demande causera un déchirement cruel; mais quand l'honneur et le devoir le commandent, on ne doit point balancer; hésiter même, c'est se flétrir à ses propres yeux. L'honneur est la beauté par excellence d'une femme. Si vous n'en écoutez point les sublimes inspirations, vous perdrez l'estime de celui qui vous aime; et, de tous les sacrifices que vous aurez faits pour lui, vous ne recueillerez un jour que l'indifférence et le mépris ».

O belle Zilia! quelle fut ta douleur à ce discours! les roses de tes belles joues s'effacèrent, ton œil baissé se remplit de larmes, tes genoux affaiblis semblèrent se dérober sous toi. Zilia suivit machinalement les pas de son père. Le saisissement de la douleur la privant de la parole, elle ne répliqua pas un mot. Montée dans la voiture, elle se laissa conduire à l'hôtel, consternée comme le criminel qu'on mène au lieu de son supplice.

Que de contrainte! que de rigueurs il fallut s'imposer pendant un dîné qui parut éternel! Quand il fut achevé, Aldini sortit le premier, prétextant une affaire; et, d'un coup-d'œil, il avertit Dolimont qu'il était disposé à lui tenir la parole qu'il lui avait donnée. Dolimont ne tarda pas à le joindre, et s'étant dirigés ensemble vers la campagne, Aldini s'engagea dans les routes transversales qui sont tracées au milieu des

champs féconds de la plaine; et lorsqu'il fut bien à l'écart avec Dolimont, il lui parla ainsi :

« Monsieur, ce fut pour obéir à l'amitié, et pour rendre service à votre maison, que je consentis à y fixer ma demeure. Je venais alors d'Italie, où j'avais passé huit mois; et j'arrivais de l'Egypte où j'avais séjourné près d'un an. Quand je partis pour Bruxelles, dans l'espoir d'y terminer une affaire qui vous importait beaucoup, je ne m'attendais pas qu'en laissant ma fille entre les mains de votre mère, je l'immolasse à la spéculation la plus odieuse. J'étais loin de penser, lorsque Mme. la Marquise imposait de nouvelles conditions à son adversaire, que ce fût uniquement dans l'intention d'éloigner mon retour, et d'avoir ainsi plus de temps pour consommer un sacrifice odieux ».

« Vous voyez que je suis bien informé, Monsieur. Tout le monde ici n'é-

tait pas conjuré contre ma fille et moi. J'ai su tous les conseils et toutes les manœuvres de Madame; je connais votre amour et vos incertitudes. Je vous préviens que ma fille ne peut devenir votre épouse; c'est vous dire que vous devez cesser de la poursuivre, et qu'il faut incessamment vous en séparer. — Ah! Monsieur, c'est demander une chose impossible! — Rien n'est impossible à l'honneur. — L'honneur m'ordonne de tenir à mes sermens. — Il vous ordonna de n'en point faire d'inconsidérés; vous ne l'avez point écouté; il vous ordonne aujourd'hui de céder au plus saint des devoirs; allez-vous encore méconnaître sa voix? — J'ignore quel est le devoir sacré qui m'impose l'obligation de renoncer à la main de Mlle. votre fille. Je dois penser qu'il en est un, puisque vous l'assurez. La nécessité de vous obéir suffira pour m'éloigner de Zilia. Dolimont saura la fuir, si vous l'exigez; mais, dès

ce moment, Dolimont traînera lentement ses pas vers le tombeau. — C'est toujours le résultat que l'homme fortement épris croit devoir trouver dans la séparation de l'objet qu'il aime; mais le temps... — Le temps ne fera qu'ajouter, s'il est possible, à la résolution de posséder Zilia ou de mourir. — Quelle étrange nation êtes-vous? N'y a-t-il d'autre devoir à remplir, pour un Français, que celui de se procurer la femme qu'il aime; et, s'il ne peut l'obtenir, la gloire et la patrie ne lui offrent-elles rien qui puissent le dédommager de ce que lui refusa l'amour? Dans un État dont les mœurs sont douces, nobles et pures, la beauté doit être la récompense de la valeur; c'est-à-dire, que la gloire doit précéder l'amour, comme l'action doit précéder la récompense. La gloire donc, aux yeux d'un homme bien né, doit l'emporter sur l'amour, d'autant mieux qu'elle n'est elle-même qu'un effet de

l'amour. Vous pourriez me répondre que l'amour a donc précédé la gloire, et vous auriez raison; mais c'est l'amour de la patrie, sentiment le plus pur et le plus beau qui soit dans la nature; sentiment que doit chérir par-dessus tout l'homme d'honneur. Quelle tâche si glorieuse auriez-vous remplie dans le monde, si vous vous borniez à y aimer une femme, fût-elle un ange expressément descendu des cieux pour vous charmer? Mais servez la patrie, arrivez couvert de lauriers; offrez, à la femme qui vous adore, un cœur épris de la gloire, mais dont le bonheur soit de triompher de la beauté; alors le flambeau de l'hymen devient la vraie palme de la victoire; et le lien indissoluble qui vous lie à votre amante, s'enlace irrévocablement avec celui qui vous attache à la patrie. — Je vous entends, vous voulez donner Zilia à un homme qui se soit fait un nom qu'il ne doive qu'à

lui-même, et que l'éclat dont il brille ne soit point dû uniquement à la vertu de ses aïeux. — S'il en était ainsi, Monsieur, il me serait difficile de faire un meilleur choix pour ma fille que celui qu'elle a fait. Votre front n'est point couronné de lauriers, parce que la paix qui règne depuis quelque temps dans l'Empire, ne vous a point permis d'en cueillir; mais votre nom est environné d'une gloire plus sûre que celle que l'on recueille dans les combats. Je connais vos mœurs publiques et privées; je sais la déférence qu'on a pour vous dans votre corps; bien jeune encore, vous avez mérité la considération des gens de bien et des hommes d'honneur. Je ne saurais donc rien désirer de plus à cet égard. Ce que je vous ai dit de la vraie gloire est seulement pour vous apprendre qu'elle doit vous être plus chère encore que l'amour; et que, pouvant y rester attaché, après avoir perdu une

amante, vous ne devez pas vous livrer au désespoir qui, même dans les hommes les plus infortunés, est une preuve de faiblesse, une faute grave, dans laquelle un homme qui sent sa dignité doit s'empêcher de tomber. —Oh ! Monsieur, de grâce expliquez-vous? Quel est le motif pour lequel Zilia ne saurait être mon épouse? — Comment pouvez-vous me faire une telle question? Vous êtes riche et d'une famille distinguée; votre mère tient à des préjugés qui font loi dans un Etat comme celui de la France. — Zilia peut-elle n'être pas assez noble pour moi, tenant le jour d'un homme tel que vous? — Comme l'amour est prompt à porter des jugemens ! Savez-vous qui je suis? — Ne l'ai-je pas appris devant Lille? — On ne juge pas d'un homme par une seule de ses actions.— Il en est qui ne peuvent être méditées que par des ames sublimes. Ecoutez-moi : « Quand l'amour et la reconnaissance

réunis ne tendraient pas à vous égarer, ne serait-il pas essentiellement vrai que, pour avoir connu une qualité de mon cœur, vous ne connaîtriez pas ma naissance? » — Si, par la grandeur de votre ame, vous êtes ce qu'ont été mes aïeux, les fondateurs de ma gloire, quel préjugé pourrait m'imposer la loi de ne point m'unir à vous? D'ailleurs, Monsieur, n'avez-vous pas appris à Zilia, ne me l'avez-vous pas dit à moi-même, que l'amour est la source de toutes les vertus? — Je l'ai dit, parce que j'en ai la certitude. — Pourquoi donc vous opposer à ce que je cultive l'amour? — Je ne vous en éloigne, Monsieur, que pour vous en rapprocher davantage. Le sentiment que je vous ai recommandé en parlant de l'amour, est ce besoin d'aimer qui nous met en correspondance de secours mutuels avec nos semblables. Je chercherais vainement à vous en donner une définition plus exacte que celle

qu'un homme de ma connaissance m'a fait voir à Paris dans un poëme qu'il s'obstine à ne vouloir point publier. Le poète fait parler un sage qui s'entretient avec un jeune guerrier, et lui dit :

Garde-toi..... de ne voir dans l'amour,
Que ce beau sentiment qui doit passer un jour ;
Source de vains tourmens, de volupté, d'orage,
Et que les seuls amans éprouvent au bel âge.
L'amour, tel que les cieux l'ont fait pour les humains,
A des âges sans nombre appelle nos destins.
Il unit les enfans aux doux seins de leurs mères,
Les pères à leurs fils, les frères à leurs frères ;
Il forme autour de nous les nœuds de l'amitié,
Envers les malheureux fait naître la pitié,
Il allume en nos cœurs sa brûlante énergie,
Et nous fait tout quitter pour servir la patrie.
Tel est l'amour, mon fils, qui fait l'homme de bien,
Et qui, dans les tombeaux, est encor son soutien.

Tel est, mon cher Dolimont, l'amour que je regarde comme le tronc impérissable de toutes les vertus. Ce n'est pas que l'amour, entre deux jeunes amans, ne soit à mes yeux une qualité bien précieuse ; je l'estime par-dessus tout, lorsque les

appelant à s'unir par des liens légitimes, il est fondé, autant sur les accords vertueux qui rapprochent les deux êtres aimans, que sur l'attrait des sexes commandé par la nature. Je le regarde même alors comme étant dans sa perfection, pour l'utilité que les humains peuvent en retirer. Il devient la base essentielle de l'intelligence et du génie. Il met dans les ames cette heureuse activité qui les porte à ce qui est bien. J'ai dit qu'il inspirait la vertu, je m'abuse peut-être; car, étant lui-même la vertu par excellence, il est possible qu'il ne fasse que les engendrer, ou que les vertus diverses que nous admirons dans le monde, ne soient qu'une modification de l'amour. La tempérance est un amour modéré de la vie; la prudence, l'amour de l'ordre; la valeur, l'amour de la patrie; ainsi de toutes les autres. Les vertus religieuses découlent de l'amour de Dieu, et les vertus sociales de l'amour des humains; c'est dans le

cœur qu'est la source de toutes les vertus, a-t-on dit souvent : c'est comme si l'on avait dit que toute vertu est un sentiment ; c'est-à-dire, une section de l'amour universel. Si vous, qui m'écoutez, aviez vécu jusqu'à ce moment sans amour, je vous parlerais vainement de la vertu, vous ne me comprendriez pas plus qu'un aveugle-né, auquel je parlerais des beautés de la Transfiguration de Raphaël. Ce qui est sentiment ne se connaît que par le sentiment. Que je parle des plaisirs que donne l'humanité à un homme qui ne sent pas son cœur, il ne m'entendra point ; tous les livres de nos sages ne lui en donneraient pas une idée. La définition de la vertu est donc, ainsi que ses plaisirs, dans le cœur de l'homme ; c'est-à-dire, dans l'amour ».

Telle était la conversation de ces deux hommes, faits pour se chérir et s'estimer. Ils furent cinq heures en tête-à-tête ; il fau-

drait un volume pour dire les choses intéressantes qui sortirent de la bouche de M. Aldini, tant sur le bonheur de la vertu, que sur l'influence qu'exerçait l'amour sur l'Univers. Je tairai ces contemplations sublimes pour apprendre à mon Lecteur, que M. Aldini déclara à Dolimont qu'il avait loué un appartement dans Paris, et qu'il exigeait sa parole d'honneur, qu'il ne chercherait point à voir Zilia, jusqu'à ce que son père voulût bien le lui permettre. Quant à lui, il promit de ne rien faire pour détourner Zilia de son amour en faveur de Dolimont, et s'engagea même à consentir à son mariage aussitôt qu'il le pourrait sans offenser l'honneur et sans blesser la justice.

Les regards et l'attitude de Dolimont et de Zilia annoncèrent un abattement extrême. La Marquise pensa que M. Aldini, s'étant aperçu de quelque chose, s'en était offensé, et se proposa de l'entretenir

tretenir en particulier après le soupé. Il faisait beau, elle l'entraîna dans le jardin. Zilia les suivait de près ; mais Dolimont, l'accompagnant, se hâta de lui dire les résolutions dernières de M. Aldini. Zilia dit aussi à Dolimont les ordres qu'elle en avait reçus ; et ces amans, se hâtant de profiter des derniers momens qui leur étaient donnés, se jurèrent mille fois de ne s'oublier jamais ; et, se donnant mutuellement leur foi, ils déclarèrent qu'ils se regardaient tellement comme époux, qu'ils subiraient plutôt mille morts que de contracter un autre engagement.

Tandis que ces amans se faisaient ces protestations, qui si souvent ont la durée de la rose du matin, M. Aldini, sans témoigner à la Marquise qu'il eût connaissance de ses projets criminels, lui dit, qu'ayant une fille aussi jeune, et dont il lui importait de soigner la réputation, il se voyait contraint de prendre un lo-

gement hors de son hôtel. La Marquise tenta vainement de détourner M. Aldini de cette résolution, il fut inflexible; il s'ensuivit, entre lui et la Marquise, une sorte de refroidissement, et ils se séparèrent plutôt qu'ils n'auraient fait, assez mécontens l'un de l'autre; ce qui contraria beaucoup les deux amans qui avaient encore mille choses intéressantes à se dire.

La nuit fut douloureuse de part et d'autre. La Marquise craignait d'avoir été devinée; M. Aldini plaignait ces amans, dont il se voyait contraint de rompre les habitudes. Et ces amans, eux-mêmes gémissaient de la séparation cruelle à laquelle ils allaient être condamnés. Zilia était bien affligée, sans doute, mais Dolimont l'était bien davantage; car il avait sa perte à soutenir, et la parole d'honneur qu'il avait donnée à se reprocher. Il sentait qu'habiter Paris, comme Zilia, sans avoir aucun

rapport avec elle, sans faire aucune démarche pour s'en rapprocher, serait peut-être au-dessus de son pouvoir et de ses résolutions.

Le lendemain, dès l'aube du jour, ces amans, voyant arriver l'heure de cette cruelle séparation, se cherchèrent avec un mutuel empressement. « Je ne vous ai pas dit hier, adorable Zilia! lui dit Dolimont, que M. votre père a exigé ma parole d'honneur que je ne ferais aucune démarche pour vous voir, jusqu'à ce qu'il m'en eût donné la permission. — Qu'avez-vous répondu? — Hélas! vous le connaissez, Vous savez combien il a l'art de persuader.... — Vous avez promis? — Il m'a été impossible de faire autrement. Si donc, ô ma divine amante! vous ne me voyez faire aucune démarche pour rentrer chez vous, n'en accusez pas mon cœur. — Cruel! vous avez pu consentir.... — Allez-vous m'accabler? Serai-je également opprimé par les

rigueurs de la fille et du père? L'injustice de M. Aldini fera-t-elle naître celle de Zilia? — Hélas! oui, je suis injuste, je le sens, reprit Zilia, en répandant quelques larmes. Qui ne le serait pas d'abord en semblable occasion? Si mon père exigeait de moi le sacrifice de ne vous voir de la vie, ne faudrait-il pas le promettre? Sauf à lui laisser le soin de me faire tenir ma parole. — J'ignore si j'aurai la force de lui obéir; mais je sais bien que jamais la moindre indifférence n'altérera les sentimens que j'ai pour vous; que jamais nulle autorité, nulle force humaine ne me fera porter des liens qui ne m'uniraient point à Zilia. Voilà ce que je n'eus point le courage de vous dire hier, ce que je craignais tant de ne pas pouvoir vous dire avant notre séparation: vous auriez attribué mon absence à l'indifférence, à l'oubli. J'aurais été criminel à vos yeux, tandis qu'il m'importe de ne vous sem-

bler que malheureux. Vous me plaindrez peut-être, et vous m'auriez haï. — Vous haïr, Dolimont! si vous pouviez cesser de m'aimer, je verrais en vous deux hommes, l'un tout vertueux, tout aimant, l'autre tout indifférent ou perfide; j'oublierais celui-ci, et je resterais attachée au premier comme on reste fidelle à l'ombre chérie d'un être qui n'est plus. — Oh Zilia! que de perfections! quel être divin forma une si belle ame? Se peut-il que celui, sur le modèle duquel vous semblez avoir été formée, soit si différent de vous? — Non; mon père pense comme moi, et moi comme lui. Si j'étais mon père, j'agirais comme lui; s'il était sa fille, il sentirait comme moi. Ne lui attribuons aucun tort; il est plus sage que nous, et croyons que, s'il peut nous unir un jour, il en sera plus heureux que nous. — J'ose l'espérer; mais apprenez que j'ai fait encore une promesse. Je me suis engagé à ne

point suivre, ni faire suivre vos pas, lors de votre départ. Je tiendrai parole; mais croyez que, si le hasard, moins cruel que le devoir, me fait découvrir votre demeure, je passerai une grande partie de la nuit autour des murs où vous serez enfermée; et si je puis parvenir à savoir quelle croisée désigne votre chambre, me tapissant dans l'ombre, non loin de ce lieu sacré, j'y dirigerai si vivement mes sentimens et ma pensée, que mon ame, dans son épanchement, ira jusques à vous, et que la vôtre, reconnaissant la présence de la mienne, s'unira, par l'accord le plus innocent, à tout mon être intellectuel, se nourrira d'amour et se fortifiera dans sa fidélité par l'espoir si doux d'être réunis un jour; espoir flatteur et céleste sans lequel je ne serais déjà plus. — O mon ami! s'écria Zilia, l'on va nous séparer, et je sens que nous ne nous quitterons point. Dussé-je me voir transportée aux ex-

trémités du monde, mon ame irait encore s'attacher à la vôtre, et je n'aurais pas une pensée, un désir, un projet, une larme qui ne fussent entièrement à vous. Il me semble que je vous aime comme on n'aima jamais; il me semble que toute votre existence soit en moi et que la mienne soit en vous. Continuez de m'aimer uniquement, car je vous aimerai de même jusqu'au dernier soupir. Si jamais vous paraissez sous les murs que j'habiterai, je le sentirai; j'en ai l'assurance. Il est une sympathie si forte, mais si douce, entre vous et moi, qu'il n'est pas possible que je n'en sois pas avertie par l'impression flatteuse que j'en recevrai. Fixez seulement vos regards sur l'appartement où je serai; ils m'ont si souvent occasionné un frémissement céleste quand j'étais auprès de vous, qu'il n'est pas possible que je n'en éprouve pas la salutaire impression. Adieu, mon cher Dolimont, ajouta-t-elle en lui ten-

dant une main d'albâtre, dont elle pressa celle de son amant; je vois que tout se dispose pour notre séparation : elle serait déjà faite si mon père n'avait pas voulu nous laisser jouir de ce dernier entretien. Je lis cette volonté dans ses regards. Il est si bon! la peine de ses amis est si affligeante pour son cœur! adieu donc; mais souvenez-vous que, du jour où vous aurez cessé de m'aimer, j'aurai cessé de vivre. C'est par le seul sentiment qui de vous passe à moi, que je puis supporter ma douleur. Sans cette portion sublime de vous-même, souffrirais-je sans mourir une séparation qui me tue? N'en doutez pas, Dolimont, c'est une portion de votre ame qui passe en moi, comme une portion de la mienne passe en vous. Que dis-je? Peut-être ne sommes-nous qu'une même ame, et voilà pourquoi nous nous sommes d'abord si bien entendus, même avant de nous être parlé. Soyez donc assuré que, dans quelque

que lieu que vous soyez, si vous vous occupez de moi, je m'occuperai de vous. Venez donc me parler mentalement par votre présence, le plus souvent que vous pourrez, et vous sentirez, en vous même, que Zilia est en correspondance habituelle avec vous ».

CHAPITRE VIII.

Comme Zilia disait ces mots, son père, s'approchant d'elle, lui dit qu'il fallait aller saluer Mme. de Dolimont, la remercier de ses bontés, lui demander la continuation de son amitié, et partir.

Ces paroles, auxquelles ils s'attendaient, semblaient cependant avoir pulvérisé ces amans. Aldini s'aperçut de leur trouble. « Croyez, leur dit-il, que je sais apprécier votre sacrifice. Je connaîtrais l'étendue de votre douleur quand je ne consulterais que la mienne propre. Formerais-je la résolution de vous séparer, si elle n'était pas commandée par le plus saint des devoirs ; et ce n'est qu'en remplissant ses devoirs que l'on peut espérer de rencontrer le vrai bonheur. Aimez vous assez pour me rendre justice ; estimez vous assez pour penser que ma

démarche vous est nécessaire. Je ne vous demande point de cesser de vous aimer, les privations sont au bonheur ce que les ténèbres sont à la clarté du jour : les unes et les autres sont l'harmonie de l'Univers. Si vous devez être unis, cette séparation du moment ajoutera au charme de votre existence ; si vous devez ne l'être pas, car les destins disposent de tout sur la terre, la rupture que j'opère, quand vous êtes encore innocens, doit amoindrir votre douleur. — Si je ne dois point posséder Zilia, répondit vivement Dolimont, je serai semblable à ceux qu'une mort prématurée prive de tous les avantages de la vie. Le seul espoir de m'unir à ses jours peut donner des charmes aux miens ; et croyez, ô mon père ! que le bonheur de devenir alors votre fils, ne sera pas un avantage moins glorieux pour moi, que celui de posséder Zilia ». Un profond soupir, un regard expressif furent toute la ré-

ponse de celle-ci. Mais au moment où, montant dans la voiture, Dolimont lui donnait la main, elle lui dit : « Supportez cette séparation avec courage; car souvenez-vous que, si elle est le commencement de mon trépas, votre perte en serait la consommation ».

M. Aldini s'apercevant de tout, écoutant tout, pardonnant tout, jugeait en sage de l'effort de ces amans dans cette cruelle séparation. Je vous jure, leur dit-il, que, si l'honneur me permet de favoriser votre hymen, vous serez unis; mais des motifs, plus puissans encore que ceux que vous connaissez, me forcent à vous séparer. Faut-il vous dire plus ? Mme. de Dolimont consentirait à vous unir, que je serais contraint de vous séparer; parce que j'ignore si j'ai le pouvoir de consentir à votre mariage. Attendons tout du temps. La destinée, souveraine inflexible, prépare tous les événemens; la vertu de l'homme les met à

profit. Soyez donc vertueux, et reposez-vous, sur la Providence, de votre félicité. Quant à moi, j'y travaille tous les jours de tout mon pouvoir. Dolimont, vous devez me connaître assez pour savoir que mes promesses ne sont pas des détours; et vous, Zilia, douze années de bonheur doivent vous être le garant de ce que je voudrais pouvoir faire pour votre félicité ».

A ces mots, Dolimont prend la main de M. Aldini, et la portant à sa bouche, y laisse tomber une larme. « O mon père! dit-il, mes intérêts sont plus sûrs dans vos mains que dans les miennes : il ne me reste qu'une grace à vous demander. En m'enlevant Zilia, m'enlevez-vous Aldini? Ne pourrai-je jamais vous voir? Ne participerai-je point à vos vertus en écoutant vos leçons? Ne pourrai-je presser contre mon cœur celui qui, ayant donné le jour à Zilia, est seul capable de me faire goûter quelques momens de

douceur parmi les amertumes de sa perte ? — Je viendrai vous voir, mon ami, puisque vous me le permettez. Je n'ai point rompu avec Mme. la Marquise; et, quand je lui rendrai visite, il ne dépendra pas de moi que je n'aie un heureux entretien avec son fils ».

Telles furent les dernières paroles de ces trois personnes, dignes par les accords de leur vertus de ne se séparer jamais. Mme. Dolimont parut en ce moment ; elle vit les larmes rouler dans les yeux de son fils ; elles lui firent une pitié dérisoire. Quant à Zilia, elle en versait sans contrainte; ses larmes, roulant sur ses belles joues, imitaient les pleurs de l'aurore, brillant de leur éclat naturel sur la rose à peine épanouie. M. Aldini, plein d'émotion, faisait des efforts pour la cacher; et la Marquise, dévorant son dépit, jouissait des chagrins de Zilia, s'assurant qu'un amour si vif lui fournirait les moyens de resaisir sa proie, pour ne

la lâcher qu'après avoir exécuté ses desseins.

Cependant la voiture se ferme; les chevaux partent et séparent impitoyablement ces amans vertueux. Leur ame éprouve un déchirement cruel. Tel est un arbre, dont le tronc vient d'être séparé de ses rameaux par la coignée du bûcheron. La Marquise avait les yeux fixés sur son fils. Immobile et le corps demi-penché, il avait les yeux attachés sur la voiture. Ce calme était semblable à celui qui précède la tempête. Dès que la voiture détourna sur le boulevard, Dolimont poussa un cri douloureux, et mettant ses mains devant sa figure, il gagna son appartement, marquant de larmes la trace de ses pas. Sa mère, qui l'aimait et par orgueil et par tendresse, le suivit avec intérêt, et s'asseyant à ses côtés, lui dit: « Vous êtes aimé, mon fils, j'en ai la certitude : c'est assez pour que vous soyez heureux. Croyez-vous que

cette voiture emporte l'objet de vos vœux sans que je sache où le cruel Aldini va le renfermer? Des espions s'attachent à ses pas. Cet homme a des affaires sans nombre. Combien vous pourrez facilement approcher Zilia! Je connais l'art d'endormir les argus : je l'emploierai pour vous, dût-il m'en coûter au-delà de nos revenus. Son père, mais pourquoi me servir de cette expression? Aldini, le fourbe Aldini aura beau, sous le titre de père, vouloir nous dérober celui d'amant, et nous enlever un trésor qui n'est pas fait pour lui... — Arrêtez, Madame, s'écria Dolimont; si vous voulez que je respecte encore en vous un titre sacré, respectez vous-même, en ce moment, et l'innocence et la générosité. J'ai peu de choses à vous dire, parce que le respect impose des lois à mon ressentiment. Je respecte et j'aime M. Aldini comme mon père. Zilia, qu'elle soit sa fille ou sa pupille, sera mon épouse ou je n'en

aurai jamais. Si vous voulez que je vous aime et vous respecte comme ma mère, gardez le silence sur ces illustres infortunés, à moins que vous ne m'en parliez dans les termes qui conviennent à l'amertume de leur sort et à la considération que l'on doit à la plus haute vertu ».

A ces mots, Dolimont se lève, se précipite dans son cabinet, s'y renferme, et laisse sa mère dans un étonnement qui, par son excès, ne peut être comparé qu'à sa colère. « Ma vengeance, contre Aldini qui me fuit, et mon attachement pour toi, fils dénaturé, s'écria-t-elle, seront plus puissans pour ton bonheur que ta passion folle et l'exaltation inconsidérée de tes fausses vertus. Tu seras heureux malgré toi. Une beauté accomplie peut avoir ton cœur, mais une aventurière n'aura jamais ta main. L'honneur de ta race me fut confié; il sortira pur de la tutelle que j'en ai prise à re-

gret; et puisque ton amour s'irrite par mille obstacles offerts à dessein, je saurai les aplanir.

Telles étaient les exclamations auxquelles se livrait la Marquise de Dolimont, lorsqu'un domestique lui apporta cette lettre:

« Madame,

» Le bonheur d'un homme honnête se compose du peu de bien qu'il fait. Je n'ai point l'honneur d'être connu de vous; voilà pourquoi je ne signe point cet écrit. Que ferait la signature d'un homme inconnu à la foi que vous devez ajouter dans ce que cet homme va vous dire? Vous avez chez vous un nommé Aldini; c'est un aventurier qui, sous les dehors de la vertu, cherche des dupes et en fait par-tout. Il rend çà et là quelques services, en apparence désintéressés, afin d'inspirer une confiance sans bornes. Il en rendit un à votre fils

près de Lille, eut l'air d'y sacrifier beaucoup d'argent: il savait bien, par ses rapports avec vous, qu'il en serait amplement récompensé. C'est ainsi qu'il épuise les ressources du crime et de l'hypocrisie, pour faire tomber l'innocent crédule dans les pièges adroits qu'il a tendus. Zilia, dont il se dit le père, est une jeune actrice qu'il a débauchée. Accoutumée sur la scène à jouer les rôles d'Agnès, elle s'en acquitte parfaitement dans la société. Si vous désirez des preuves de tout cela, je puis vous les donner, soit chez vous, soit ailleurs. Ne parlez point de tout ceci à M. votre fils; il est éperduement amoureux de la petite Zilia; sa passion m'accuserait de calomnie. Si vous voulez m'entendre, assignez-moi un rendez-vous; mais j'y mets pour condition absolue, que je ne serai point vu de M. Dolimont ».

La Marquise enchantée de cette

lettre, balança si elle la ferait voir à son fils; mais, après en avoir effacé les deux dernières lignes, elle monta dans l'appartement du comte, et lui dit : « Voici une lettre que je viens de recevoir ; ayez le courage de la lire ; j'aurais été trop coupable de vous en laisser ignorer le contenu.

Dolimont prend la lettre, la parcourt rapidement de l'œil, lance un regard de courroux sur sa mère, laisse tomber l'écrit à ses pieds, et le foule avec dédain.

« Votre passion vous égare, lui dit la Marquise. Me soupçonneriez-vous capable d'avoir fabriqué cet écrit ? Il ne manquerait plus que cette insulte à mes malheurs. J'ai pu avoir des torts dans le principe, mais cette lettre me justifie. J'ignore quel est le service dans lequel Aldini a déboursé une somme pour vous. Je vous prie de me dire, si non la nature du service, du moins la somme

empruntée, afin que je puisse vous acquitter à l'instant. — Je n'ai point emprunté d'argent à M. Aldini ; je ne lui en dois point. Au reste, celui qui vous a si bien informé de l'événement, ne doit point vous avoir laissé ignorer par quels moyens j'ai pu m'acquitter envers M. Aldini, du moins quant à l'argent. — Je vous jure que personne ne m'a dit la moindre chose à cet égard. — Il est inutile de dissimuler, Madame ; Hilaire seul a pu vous donner connaissance de cette affaire. — Hilaire ! Hilaire est informé de cette affaire, et il a l'insolence de me la cacher ! Dieu ! dans quel avilissement ose me plonger mon fils ! »

A ces mots la Marquise sort, fait venir Hilaire dans son appartement, lui fait les reproches les plus vifs de son silence. Abusé par cette brusque sortie, Hilaire ne doute point que sa maîtresse ne soit informée de tout, et lui

avoue, sans lui raconter l'aventure, qu'il a donné trois cents louis à son jeune maître pour s'acquitter envers M. Aldini.

« Vous êtes bien audacieux, lui dit la Marquise, de disposer ainsi de l'argent de ma maison. — Vous savez, Madame, que je vous ai rendu compte, il y a peu de jours. Depuis ce temps, il n'est pas rentré un denier de vos revenus. Je n'ai donc rien donné à M. le Comte provenant de vos fonds. — Où donc avez-vous pris cette somme ? — J'avais de l'argent placé, produit de mes gages, depuis trente ans que je suis à votre service ou à celui de feu M. votre époux. J'ai emprunté cette somme, donnant pour caution celle qui m'est due. — Ainsi la passion aveugla mon fils, jusqu'à lui faire emprunter de l'argent d'un valet ! — Il ignorait, Madame, que je lui prêtais cette somme de mes deniers. — Mais vous n'ignorez

pas que je suis sa mère, et que je sais payer, sans murmure, une dette d'honneur. — Vous avez raison, Madame; mais je craignais votre sensibilité. Vous auriez voulu connaître les détails de cette affaire; vous en auriez été effrayée comme moi, et j'ai cru devoir... — Vous auriez dû penser qu'un valet intendant ne doit point avoir des affaires secrètes avec un fils qui n'eut jamais à se plaindre de la générosité de sa mère. Voilà la somme que vous avez avancée pour mon fils; voici vos gages jusqu'à ce jour: partez, que l'heure de midi ne vous retrouve pas dans ma maison. Je vous défends d'aller voir mon fils, et si j'apprends que vous ayez les moindres rapports avec lui ou avec l'intrigant aventurier qui lui a peut-être extorqué cette somme, je vous poursuis de tout mon pouvoir, et vous fais punir sévèrement ».

Hilaire, à ces mots, tombe aux ge-

noux de Mme. Dolimont. Il lui demande au moins la permission de dire adieu à son généreux fils ; tout lui est refusé et le bon Hilaire est impitoyablement renvoyé de la maison. Lorsque Dolimont, ayant appris sa sortie, voulut en parler à sa mère, celle-ci lui répondit, qu'elle avait dû infliger ce châtiment à celui qui avait eu la faiblesse de dévoiler les secrets de son fils.

Cependant Aldini reçut, dès le jour même, par la petite poste, une lettre, également anonyme, dans laquelle on lui disait : « Tu es connu, scélérat. En vain tu te caches sous le nom d'Aldini, ton forfait aura sa récompense. Tu veux séduire un fils de famille et le donner à celle que tu dis être ta fille, tu n'en viendras point à bout. Ce jeune seigneur sait actuellement qui tu es. Il te hait toi et ta.... Pense à mettre à profit les remords. La mort est suspendue sur sa tête ».

Aldini

Aldini lut et relut cette lettre, et son effroi, d'abord extrême, diminuait à mesure qu'il la lisait. Ces mots : « En vain tu te caches sous le nom d'Aldini », et ceux-ci : « Celle que tu dis être ta fille », l'étonnaient singulièrement. Quel être dans Paris, disait-il, peut savoir que mon nom n'est pas Aldini ? Qui peut avoir appris que Zilia ne me doit point le jour ? Elle l'ignore elle-même. Si quelqu'un dans cette ville sait qui je suis, il ne peut me connaître que par ceux à qui j'ai dérobé ma tête! mais ceux-là, s'ils en veulent à mes jours, se donneraient bien de garde de m'avertir qu'ils sont à ma poursuite. Cette lettre ne peut être que d'un lâche ennemi, qui me croit aussi facile à intimider que lui-même. Mais quel est cet ennemi ? Mme. de Dolimont ?..... Non. Elle est fière; peu délicate dans certains moyens.... mais juste et bonne, incapable sur-tout de payer des services

désintéressés par un écrit qui ne peut être que le fruit des conjectures.

Pendant qu'Aldini se livrait à ces réflexions, la Marquise, après avoir renvoyé Hilaire, s'était occupé de l'exprès qui lui avait porté la lettre anonyme et qui en attendait la réponse. Elle avait fait dire à l'auteur de cet écrit, qu'il pouvait venir chez elle le soir même, et qu'elle le verrait avec plaisir. Quelle imprudence ! On pourrait dire quelle faute ! Mais elle ignorait que celui qui, écrivant une dénonciation, n'a pas le courage de la signer, est nécessairement criminel, et que celui même qu'il semble vouloir servir, doit s'en méfier comme d'un monstre. Hélas ! la Marquise eut le malheur d'accueillir l'auteur odieux de ce fatal écrit. Il se présenta sous le nom de Dublançai. Il s'était donné ce nouveau nom, afin que, vivant sur un nouveau théâtre, on ne reconnût pas en lui un homme qui,

par-tout intrigant et fourbe, s'était rendu par-tout odieux.

Sa physionomie, quand il la composait avec les apparences de l'homme d'honneur, avait de l'expression. Son esprit, sans grâces, avait le jargon de la vertu et tous les lieux communs de la flatterie; se redressant avec orgueil, l'estime qu'il s'accordait à soi-même, était son passeport dans la société. Il abondait en paroles oiseuses et souvent ridicules, telles qu'il en faut dans le monde pour remplir le vuide des grands cercles où, peu de personnes se connaissant, chacun s'observe et garde le silence de la discrétion pour soi-même. Mais l'homme qui n'a rien à perdre auprès de ceux dont il est connu, cherche bien vite à gagner auprès de ceux qu'il ne connaît pas, afin d'avoir l'illusion de l'estime et la considération de quelques sots.

Dublançai, c'est ainsi que je le nom-

merai, puisqu'il ne voulait être connu que sous ce nom là, s'annonça chez Mme. de Dolimont, sous l'extérieur d'un homme de qualité. Il se hâta de dérouler les noms et prénoms, les grades, les emplois des hommes qui formaient sa prétendue généalogie; il rappela une foule de noms illustres, avec lesquels le sien était allié; et quoiqu'en disant toutes ces choses, il eût un ton un peu burlesque, il captiva facilement l'attention et la confiance d'une femme, dont il louait la taille, le son de voix, l'esprit, les manières, les grâces, et sur-tout la beauté, et qui ne voyait en lui qu'un officieux qui, par un amour excessif de l'équité, venait se placer entre son fils et un aventurier, pour l'empêcher d'en être la dupe. La Marquise, enchantée des éloges qu'elle en recevait, n'était pas intéressée à le soupçonner de mensonge, et crut devoir ajouter foi à tout ce qu'il lui disait de flatteur,

comme à tout ce qu'il se disait pour lui-même.

Cependant vint le moment de parler d'Aldini. Dublançai certifia à la Marquise qu'il le connaissait depuis plus de vingt-cinq ans, et qu'il était fils d'un valet de pied de Louis XV; qu'il vivait d'intrigues et d'escroqueries dans la capitale; qu'il y changeait de nom et de quartier tous les six mois; que son grand art était de feindre l'homme opulent, de jouer la sensibilité, d'afficher une philosophie transcendante et de chercher à deviner avec une adresse extrême les moyens de rendre en secret de grands services à des fils de famille, afin d'en retirer beaucoup d'argent. Dublançai ajouta que, par le moyen de sa Zilia, qu'il avait dressée à jouer l'innocence, il s'emparait de l'esprit des jeunes Seigneurs qui devenaient amoureux de son élève. « Il affecte, ajouta-t-il, beaucoup de sévérité; il les éloigne de

Zilia ; feint de s'absenter pour quelque temps : la perfide, au fait du rôle qu'elle doit jouer, fait avertir le jeune Seigneur, son amant; il arrive, Aldini le surprend dans la situation que vous imaginez, et ne lui pardonne que par de grosses lettres de change qu'il se fait faire au plus court délai. C'est ainsi, Madame, que cet intrigant ayant su que votre fils avait eu une mauvaise affaire à Lille, car il a des espions par-tout, s'est hâté de lui offrir sa bourse, en feignant de ne pas le connaître, quoiqu'il ne pût douter que M. Dolimont, que vous l'aviez chargé de voir à Lille, ne fût votre fils. M. le Comte cependant, enthousiasmé d'un homme qui, sans le connaître, lui prêtait de l'argent au hasard de ne le recouvrer jamais, l'a pris pour le mortel le plus vertueux du globe. Je parierais, sans le savoir, qu'il a été même assez hypocrite pour exiger que vous ne fussiez informée de rien de tout cela. —

Tout ce que vous dites est vrai, s'écria la Marquise. M. Aldini savait parfaitement que M. Dolimont, en garnison à Lille, était mon fils; il lui a prêté, sans lui dire son nom et feignant de ne pas le connaître, la somme de trois cents louis pour une mauvaise affaire, comme vous dites fort bien, et vous avez parfaitement deviné en disant qu'on s'est efforcé de part et d'autre à m'en garder le secret. Voudriez-vous me dire quelle était la mauvaise affaire dans laquelle mon fils s'était engagée? — Je vous le dirai volontiers, Madame; mais vous ferez sagement de ne pas en parler à M. le Comte; il se douterait que c'est moi qui vous ai raconté cette aventure; il m'en demanderait infailliblement raison, et nous serions obligés de nous couper la gorge. Je vous avoue, Madame, qu'à présent que j'ai le bonheur de vous connaître, ce serait une peine affreuse pour moi que de m'exposer à donner la

mort à M. votre fils. — Ah! Monsieur, parlez en assurance, et si vous ne comptez pas sur la discrétion d'une femme, comptez au moins sur les intérêts d'une mère. »

Dublançai, à ces mots développant dans tous ses détails une aventure qu'il avait imaginée, dit à Mme. de Dolimont que son fils avait voulu enlever la femme de son meilleur ami, que celui-ci avait couru après; qu'il avait désarmé son fils, et qu'il l'avait abandonné au glaive de la justice. Il ajouta que M. Aldini, feignant de ne point connaître le Comte, avait donné généreusement trois cents louis pour corrompre ses gardes et le faire mettre en liberté.

La Marquise ne douta point que l'aventure ne fût arrivée telle qu'on la lui racontait. Elle rendit mille actions de grace à M. Dublançai, et témoigna le plus grand plaisir de se voir enfin délivrée de ce criminel Aldini.

« Ah!

« Ah! Monsieur, lui dit-elle, comment vous témoigner toute ma reconnaissance!— De deux façons, Madame; l'une en ne prononçant jamais mon nom devant M. votre fils, l'autre en me permettant de faire régulièrement ma cour à la plus belle personne de Paris; en souffrant que je vienne tous les soirs mettre à vos pieds les hommages que l'on doit aux grâces et à la beauté. Songez, d'ailleurs, que l'intérêt qui m'entraînait vers vous avant de vous connaître, devient insurmontable à présent que j'ai vu tant de charmes, et que je vous suis inviolablement attaché pour la vie. C'est donc bien peu de chose pour moi, que d'avoir découvert à vos yeux le caractère d'Aldini; il faut que je l'empêche de vous nuire dans votre personne et celle de M. votre fils. Je ferai surveiller ce drôle-là; je m'attends à le voir changer de logement, afin de nous dérober son asyle; mais j'ai des agens de

l'autorité qui me sont dévoués et qui ne manqueront pas de m'indiquer sa demeure; et s'il faut vous dire ma pensée toute entière, Vincennes ou la Bastille, sous huit jours au plus tard, le mettront hort d'état de vous nuire. Je suis puissant, Madame; j'ai des mœurs : je ne souffrirai pas qu'un intrigant, promenant ainsi par-tout une fille perdue de débauches, continue à faire une foule de dupes parmi les plus grands Seigneurs de la cour. — Quoi! vous auriez auprès du Ministre des amis assez puissans...— Qu'ai-je besoin d'amis auprès du Ministre? Je le suis moi-même son ami, et son ami de cœur! Je puis, en vengeant votre fils que j'aime, venger une multitude de jeunes gens abusés; que dis-je? vous venger vous-même que j'honore par-dessus tout. Le monstre! tandis qu'il habitait votre hôtel, n'a-t-il pas eu l'impudence de publier que chaque jour il avait bien de la peine à se défendre des prévenances dont vous l'ac-

cabliez ? Mais combien sa calomnie était odieuse à tous ceux qui l'entendaient ! il attribuait ses dédains à la perte irréparable de vos attraits. O ciel ! quel excès de perfidie ! il osait dire qu'il dédaignait ce que l'univers voudrait pouvoir adorer comme moi.

Il en eût fallu beaucoup moins pour irriter cette femme offensée comme mère, et négligée comme personne galante et ayant des droits à l'être. Elle n'avait que trop présumé, en effet, que les respects de M. Aldini tenaient plus à son peu de goût pour elle qu'à son attachement pour la vertu. Dublancai eut donc lieu d'être satisfait de ses progrès rapides dans la confiance de Mme. de Dolimont. Il était tard : il convenait de se séparer ; l'on se quitta en se promettant de se voir le lendemain ; et chacun fut enchanté d'avoir pénétré l'autre d'une estime et d'un attachement qui pouvaient avoir la plus heureuse issue.

CHAPITRE IX.

TANDIS que la matinée du lendemain se passait pour la Marquise dans une délicieuse attente de l'heureuse soirée qu'elle présumait devoir être plus intéressante que celle dont elle gardait un précieux souvenir, M. Aldini recevait une seconde lettre anonyme, mais d'une autre main, et conçue en ces termes :

« Monsieur,

» Confident secret de votre ennemi, dont les intentions criminelles sont de vous percer le sein, je n'ose vous le nommer. Mais si je crains les fureurs, je ne crains pas moins les déchiremens du remords. Il faut donc que je m'explique sur vos dangers. Les espions environnent votre hôtel. Un assassin s'y est même introduit sous les couleurs les

plus étrangères au soupçon. Fuyez, fuyez, ou c'en est fait de vos jours ».

Cette seconde lettre, comme je l'ai déjà dit, n'était pas de la même main que la première; elle était pliée différemment; il paraissait évident qu'elle partait d'un homme qui voulait sauver M. Aldini. Fuir cependant lui paraissait une lâcheté. Rester, c'était compromettre ses jours et l'existence de Zilia. Il se décida à lui communiquer les deux écrits. Mais combien ne fut-elle pas effrayée en lisant ces mots: *en vain tu te caches sous le nom d'Aldini.* Poursuivant la lecture de la lettre, elle arriva à ceux-ci, *celle que tu dis être ta fille.* A ces mots, portant ses regards sur son père, elle lui dit en souriant, et se précipitant dans ses bras : « Cet homme-là invente pour savoir. — Cependant il dit des vérités, répondit Aldini. — Oui, quant à votre nom; mais vous êtes mon père. Je vous verrais aujourd'hui pour la

première fois, que, sans nul avertissement, mon cœur vous donnerait ce titre sacré. Ah! mon père, il sera, quoi qu'il puisse m'arriver, toute la consolation de mes jours. » Elle dit, et continue la lecture des deux lettres. Quand elle l'eut finie, elle les considéra attentivement, et tout-à-coup elle s'écria : « O! mon père, vous m'avez dit souvent que le crime se dévoile presque toujours par quelque inadvertence du criminel. Voyez ces deux cachets; ils sont les mêmes; ils ont même relief et même étendue. Regardez ce défaut dans l'empreinte de celui-ci; eh bien! le voilà dans le second. Les deux écrits partent donc du même cerveau ou du même cœur. Cependant l'un vous menace en féroce ennemi; l'autre vous donne les conseils de la sollicitude et d'un tendre intérêt. N'en doutons pas. On voudrait nous contraindre à fuir, en nous frappant de terreur. Mon père, ne nous éloignons point de Paris; votre

fils y respire. — De puissans intérêts m'y fixent aussi. Jusqu'à ce moment mes démarches ont été vaines ; mais peut-être touché-je au moment d'obtenir les éclaircissemens que je suis venu y chercher. Demain je vais à Versailles ; l'on doit m'y donner la liste des officiers français qui étaient dans l'Inde, il y a douze ans. Cette liste me mettra à même de savoir où en sont les espérances qui, lorsque j'ai quitté nos climats, m'ont fait diriger mes pas vers ce pays. Si l'homme que je cherche vit encore, nous aurons en lui un protecteur ; s'il ne vit plus, nous choisirons une retraite dans une des provinces méridionales de la France, et nous y passerons nos jours ».

Telles étaient les inquiétudes et les espérances de Zilia et de M. Aldini, tandis que Dublançai se rendait pour la seconde fois chez Mme. de Dolimont. Celle-ci avait été, dans la matinée, chez la Comtesse, son amie, pour lui racon-

ter tout ce qui s'était passé; et cette femme belle, sentimentale et bonne, qui, âgée de vingt-six ans, était l'épouse d'un septuagénaire, n'avait pu défendre son cœur des charmes de l'intéressant Dolimont. Modeste, et renfermant dans son sein la passion qui l'agitait, elle ne s'en faisait nullement un reproche, parce qu'elle était seule dans son secret. Elle se croyait assez forte pour le garder toute sa vie. L'amour de Dolimont pour Zilia l'avait affligée sans l'irriter. Zilia était digne de Dolimont; et son cœur étant lié par des sermens à son époux, elle ne pouvait avoir de sérieuses prétentions sur personne. Mais née avec une imagination ardente, un tempérament de feu, elle n'avait point renoncé à satisfaire sa passion pour le Comte. Elle pensait qu'une faute cesse d'en être une, lorsqu'elle est ignorée; et elle croyait par ses complaisances pour son mari, avoir acheté chèrement le droit de le tromper; pourvu qu'elle le trompât en secret.

Aussi, tourmentée par l'image de Dolimont, qui la poursuivait sans cesse; appelée chaque jour par son vieil époux à des plaisirs qui n'étaient que des intentions toujours déçues, son amour pour le fils de son amie était un désir perpétuel, excité par l'homme qui aurait dû l'assoupir; et l'on aurait pu dire d'elle comme de Phèdre :

C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.

Mais comme la bonté dans la Comtesse s'unissait à la passion, si elle avait eu part aux affections de Dolimont, loin de nuire aux intérêts de Zilia, elle les eût favorisés de tout son pouvoir; et elle n'avait pas contrarié la Marquise dans sa conduite envers ces amans, moins pour empêcher que Zilia ne fût aimée, que dans l'espoir que Dolimont, se lasserait bientôt des plaisirs de l'hymen. Elle avait assez bonne opinion d'elle-même, comme de l'impression qu'elle avait faite sur le

jeune Comte, pour penser que s'il pouvait faire la cour à toute autre femme qu'à la sienne, ce serait pour s'adresser à elle, qui était disposée à l'accueillir avec bonté.

Le départ de Zilia ne pouvait donc lui plaire. Elle y voyait un retard dans les plaisirs de Dolimont et l'irritation de son amour.

Dublançai, ce nouvel homme, lui offrait, à la vérité, les plus tendres hommages; mais quand elle n'aurait pas eu les charmes de Dolimont pour se défendre de Dublançai, elle ne l'eût pas moins rejeté. Si la passion dans son sein appelait les plaisirs, son cœur en désirait un noble choix. Il lui semblait qu'elle n'aurait pu le trouver auprès de cet homme qui, dans une sorte d'élégance affectée, avait une pesanteur repoussante; dans ses sentimens vertueux, une fausseté qui en perçait le voile; dans ses regards caressans, un commencement de perfidie; et dans ses déclarations les plus tendres, un principe de dureté et de haine,

Dès la seconde visite, Dublançai dit à Mme. de Dolimont tout ce que son fils avait fait dans la journée; ce qui lui fit grand plaisir. Il parla de nouveau de l'espérance qu'il avait de faire enfermer Aldini, et la Comtesse approuva la sagesse et la justice de cette mesure. Elle y voyait la certitude de livrer Zilia à Dolimont, et, par conséquent, l'espoir de venir à bout de son dessein; non-seulement donc elle appuya la proposition de Dublançai, mais elle fut d'avis que la Marquise réunît ses protections à celles de cet intrigant pour obtenir une lettre de cachet.

C'était là que le perfide Dublançai avait eu dessein de mener la Marquise; car il n'avait pas un commis, pas un valet de bureau dont il pût s'étayer pour faire, contre Aldini, ce coup d'autorité: mais avec le nom et les sollicitations de Mme. de Dolimont, attaquant un étranger sans protecteur, il avait la certitude du succès.

Le troisième jour, Dublançai se voyant tête-à-tête avec la Marquise, lui fit de nouveau les déclarations les plus tendres; et tandis qu'il lui disait les choses les plus flatteuses, il répandait les semences de la plus cruelle dissension entre elle et son fils. Ayant gagné par quelqu'argent et de grandes promesses le valet du Comte, non-seulement il connaissait toutes ses démarches, mais il savait tous les propos de Dolimont contre la tyrannie de sa mère. Dublançai les répétait à celle-ci, en les envenimant de la façon la plus insidieuse; et la Marquise se donnant bien de garde de lui dire de qui elle tenait ces propos, en faisait des reproches sanglans à son fils, qui formait de nouvelles plaintes qu'on envenimait encore, en les répétant à la Marquise; et en moins de huit jours, Dublançai eut tellement brouillé la mère avec le fils, qu'il eut à peu près la certitude qu'ils ne se parleraient jamais.

Ce fut alors que Dolimont forma la

résolution d'épouser Zilia malgré sa mère. Il lui écrivit que, puisqu'il était sans consolation sur la terre, et que le sein maternel lui était fermé, il profiterait des premiers jours de sa majorité pour lui faire des actes de respect, épouser Zilia et passer le reste de ses jours dans la retraite avec l'amour et l'innocence. « Vous me déshériterez, dites-vous, que m'importe. C'est votre cœur qui m'était cher, vous me l'avez ôté; je ne fais plus de cas de votre opulence. Je ne puis vivre séparé de tout ce que j'aime. Si ma mère me repousse, mon épouse m'accueillera, et son père, par sa tendresse que j'aurai méritée, s'efforcera de me faire oublier celle que j'aurai perdue. Si vous voulez me rendre la portion des biens de mon père qui me sont destinés, je les recevrai avec reconnaissance de votre main, quoiqu'ils soient à moi; sinon, je m'en tiendrai à la succession de ma tante, qui a bien

voulu, en quittant la vie, se souvenir que je lui fus tendrement attaché. Je me jette à vos pieds; j'embrasse vos genoux; je vous conjure de me rendre toute votre amitié comme vous avez toute ma tendresse. Si cette prière vous trouve inexorable, je suis décidé à fuir les lieux qui m'ont vu naître. Je ne puis vivre sous le même toit que ma mère; l'aimer et l'adorer sans la voir et sans être son meilleur ami. Vous aurez toute la nuit pour faire vos réflexions; si demain je ne suis point appelé à l'heure où naguère j'avais tant de plaisir à me voir auprès de vous, je pars. Vous connaissez l'inflexibilité de mon caractère. Ne me contraignez pas à prendre une résolution, elle serait inébranlable; je sens que je serai malheureux de ne plus vous voir; mais ce malheur est bien plus difficile à supporter, quand je me sens si près de vous et pourtant si fort éloigné de ma mère ».

Dolimont écrivit cette lettre avant son coucher; il la fit remettre à sa mère qui, dans ce moment, était en tête à tête avec Dublançai. Elle en fit la lecture à haute voix, n'ayant rien de caché pour ce monstre. Cet homme insidieux usa de tant d'adresse qu'il persuada à la Marquise qu'il était de son honneur de soutenir sa dignité de mère, et de ne point se soumettre à la démarche humiliante que son fils exigeait; que c'était à Dolimont à venir solliciter son pardon à genoux, et qu'il fallait encore que la Marquise eût le cœur bien indulgent pour pardonner à ce prix tant d'insolences et de duplicités.

Dublançai prolongea sa visite bien avant dans la nuit. Il épuisa tous les lieux communs de la galanterie, pour dire à la Marquise ce que la passion la plus ardente peut inspirer. Il se disait opulent, vantait ses aïeux; son cœur et sa main avaient été libres jusques-là,

combien il s'estimerait heureux s'il pouvait contribuer au bonheur de la femme la plus accomplie qu'il eût jamais connue!

La Marquise, éblouie par des discours aussi flatteurs, s'estimait heureuse de réparer, par l'amour, les pertes de l'amitié. Elle rendait grâce à la Providence de lui avoir fait remplacer un homme aussi froid et aussi dangereux que M. Aldini, par un amant si tendre, si pressant, si dévoué à ses intérêts; elle se laissa donc aisément persuader; et celui-ci, pour ne pas donner le temps à la Marquise de réfléchir en particulier, et de délibérer avec son cœur, lui conseilla de faire réponse à la lettre de son fils, afin qu'aux yeux de ses parens, dont il fallait ménager l'opinion, il ne pût pas se targuer de l'inflexibilité de sa mère; et la Marquise, adoptant cette mesure, voici ce qu'il dicta lui-même à cette femme aveuglée par deux passions,

sions, l'amour-propre et la coquetterie.

« Vous me menacez de me quitter, Monsieur, si je ne consens point à votre déshonneur; ce serait me déshonorer moi-même que de vous conserver à ce prix. Rappelez-vous la réponse de Charles VII à son fils, qui lui avait déclaré la guerre. Près de conclure un raccommodement, le fils dit au père : Si vous ne recevez pas tel et tel de mes partisans dans votre Cour, tout est rompu, et je pars demain dès l'aube du jour. Mon fils, les portes de la ville vous seront ouvertes, répondit le Monarque; et si elles ne sont point assez larges, je ferai abattre vingt toises de mûr pour vous laisser passer. Semblable à Louis, Monsieur, vous voulez introduire dans ma maison des gens que je déteste; Charles VII a dicté ma réponse ».

La lettre fut aussitôt remise au valet du comte, pour lui être donnée à son réveil; et Dublançai, content d'avoir

banni son ennemi du cœur et de la maison de sa mère, se retira chez lui.

Cependant la Marquise aimait trop son fils pour n'être pas cruellement affectée de la division qui s'établissait entre elle et Dolimont. Elle accusait de ses chagrins l'innocent, le vertueux Aldini, qui, disait-elle, par la beauté d'une aventurière, avait voulu séduire un jeune Seigneur, et bâtir sa fortune sur un mariage auquel elle ne consentirait jamais. Mais elle avait autrefois connu l'amour, et le souvenir du pouvoir que cette passion avait eu sur son cœur, devenait l'Avocat de son fils. Elle se rappelait, avec autant de jouissance que de regrets, combien elle avait aimé son cher Dolimont, combien elle en avait été aimée. Il n'y avait que huit jours que, vivant dans un parfait accord, ils étaient tout l'un pour l'autre. L'éloignement de Dublançai laissait, à la tendresse maternelle, toute l'étendue de ses droits. Les plaisirs factices d'une coquetterie,

sans amour avec le premier, pouvaient-ils remplacer les jouissances précieuses de la maternité, qui n'ont rien de comparable dans la nature? Relisons sa lettre, se dit-elle; il m'a semblé qu'il regrettait ma tendresse, et qu'il faisait des vœux encore pour l'union de nos cœurs. N'ai-je pas été trop prompte à n'écouter qu'une fierté ridicule, lorsqu'il fallait ne consulter que le sentiment? Et ma sévérité, loin d'être une justice, n'est-elle pas une sorte de forfait dont il faudra me repentir peut-être le reste de ma vie? Elle dit, et cherche la lettre de Dolimont, mais en vain; elle la cherche encore et ne la trouve pas; Dublançai, qui avait craint le triomphe du sentiment sur la vanité, avait emporté l'écrit.

La Marquise, toujours plus inquiète, se couche; l'insomnie la plus cruelle la poursuit : Elle se propose de faire appeler son fils à l'heure accoutumée, et d'avoir une explication tranquille avec

lui. Elle se sent même des dispositions à céder aux prétentions de son fils, pourvu que Zilia soit la fille d'Aldini, et qu'Aldini lui-même soit, si non un homme de qualité, du moins un homme de bien, un homme d'honneur que l'on puisse avouer sans rougir.

Cette double résolution, qui tend au bonheur de son fils, apporte un peu de calme aux sens de la Marquise. Le jour commence à poindre; le sommeil vient secouer ses pavots sur sa paupière appesantie; elle cède imparfaitement à ses charmes; et tandis que son corps sommeille, son esprit et son cœur continuent d'être vivement agités: cependant ce moment de repos réclamé par la nature, répare ses forces que le ressentiment et la douleur avaient épuisés. C'est en ce moment que son fils impatient de voir naître le jour, quitte son lit, croyant quitter avec lui les chagrins qui l'ont poursuivi toute la nuit; mais il les retrouve en-

core plus cruels, en voyant que c'est pour la dernière fois qu'il se sera levé dans la maison paternelle.

Son valet l'entend, se lève à son tour et vient lui remettre la lettre dont il s'était chargé; Dolimont, en la lisant, verse un torrent de larmes. J'ai perdu le cœur de ma mère, s'écria-t-il en levant les yeux et les mains vers le ciel. Il y a huit jours que je n'aurais pas cru pouvoir apprendre cette affreuse nouvelle sans mourir. Quel est le génie cruel qui nous a séparés ? O ma mère ! Etes-vous étrangère à l'amitié de votre fils ? Quel crime, quelle faute a pu m'attirer votre haine ? J'ai aimé ! mais vous l'avez voulu. Je vis les charmes de Zilia, j'en fus enchanté; vous l'aviez été vous-même. Craignez-vous qu'aimant Zilia, je ne vous aime point assez ? Il fallait faire cette réflexion, avant de me faire un devoir de l'aimer. Ah ! pouvez-vous douter de ma tendresse ? Vous ne trou-

verez nulle part un cœur comme le mien. Si je vous fuis, ce n'est pas par ressentiment. Je vous l'ai mandé. Une aussi vive tendresse ne souffre pas, sans un déchirement cruel, une séparation dont je voudrais sentir moins la nécessité. Je ne vous fuis que pour ne pas cesser de vous aimer. Ma tendresse, à l'épreuve de l'absence, vous dira quel est mon cœur. Si je ne vous aimais pas, votre indifférence causerait-elle ma fuite ? Ma haine pourrait affronter votre haine, mon amour ne saurait braver votre courroux.

Dolimont relit encore cette réponse. Il ne concevait point comment sa mère avait pu écrire avec cette sécheresse et lui marquer tant de fierté, sans laisser échapper un mot, un seul mot d'attendrissement et de regrets. « O mon père ! s'écrie-t-il en se jetant à genoux, ombre sacrée ! inspire-moi. Ton ame céleste fut sans doute accueillie.

par l'éternel. Pourrais-tu, du haut des cieux, être insensible au sort de ton fils ? Oui, je sens ton influence, ombre immortelle! je dépose tout amour-propre: tout ressentiment contre ton épouse chérie. Mon cœur, pour elle, est pur comme le tien pour l'éternel. Je l'aime pour elle et non pour moi. J'oublie ses inculpations, ses emportemens; j'oublierai jusqu'à cette lettre que sa tendresse devrait effacer de ses larmes. Je vais tomber à ses pieds, viens m'y protéger contre sa colère. Pénètre-la de tes sentimens; prononce mon pardon par sa bouche, et que désormais ton ame devienne le point de contact entre les nôtres ».

Il dit, se lève, jette un triste regard sur sa malle, sur ses meubles, sur les murs de son appartement. « Lieux, dit-il, où si souvent je reçus les embrassemens de la plus tendre des mères, faudra-t-il vous quitter pour avoir mé-

rité son courroux ? allons. Il est grand jour. Je puis me présenter chez elle. Si elle conserve pour son fils, naguère tant aimé, le moindre souvenir de tendresse, peut-elle goûter un tranquille repos dans le moment où il va la quitter ? »

A ces mots, il descend de son appartement, se dirige vers celui de sa mère; il rencontre Julie, femme-de-chambre de Mme. Dolimont : « Julie, ma bonne Julie, lui dit-il, puis-je voir ma mère ? — Hélas ! non, Monsieur — Pourquoi toujours non ? — Vous voyez ma douleur. — Tu verses des larmes, bonne Julie ! va, je t'en conjure ; entre là-dedans, ouvre-moi cette porte, que je n'ai pu franchir depuis quatre jours. — Je ne saurais prendre cette liberté sur moi. Figurez-vous que hier à minuit, Madame m'a dit : « Julie, je vous défends, sous les peines les plus sévères, d'introduire mon fils dans ma chambre demain

demain matin. O bon Dieu! comme vous voilà affligé! vous pleurez encore plus que moi! je vais tout doucement entrer chez Madame. Si elle est réveillée, je me jetterai à genoux devant son lit, je lui peindrai votre douleur; je lui dirai des choses si affectueuses, si... Laissez-moi faire. J'y vais. Attendez-moi là ».

Julie entre en effet chez Mme. de Dolimont par son cabinet de toilette. Le jeune Comte la suit. Il se dérobe à petit bruit sur ses pas. Julie, entr'ouvrant les rideaux de sa maîtresse, voit qu'elle n'est point réveillée. Une des mains de la Marquise est hors du lit. Julie veut revenir sur ses pas pour dire à son maître que sa mère n'est point réveillée, mais elle voit qu'il l'a suivie; il s'approche du lit, met un genou en terre, prend cette main chérie, la baise, l'arrose de ses larmes; il se lève,

baise aussi le front de sa mère; une de ses larmes tombe sur sa joue; elle pousse un soupir, et, se tournant du côté opposé, elle cherche encore le sommeil.

C'en est fait, dit alors en lui-même Dolimont; elle m'a reconnu. Sa main me repousse; son cœur m'abhorre. Fuyons.

Il dit, et se retire en cachant son visage dans ses mains. Julie le suit et lui promet de plaider et de gagner sa cause au réveil de sa maîtresse; mais Dolimont se trouve avili par un tel discours. Il sent combien il est humiliant pour lui de ne pouvoir approcher de sa mère que par l'intercession d'une domestique. Cachant le dépit et la sensibilité qui le tuent, il fait signe à son valet de descendre sa malle. Une voiture de place la reçoit, et Dolimont, y entrant avec son valet, va prendre un logement dans un hôtel

garni. Ne voulant pas donner de la publicité à sa sortie de la maison paternelle, il change son nom contre celui de la terre dont il vient d'hériter, et se donne pour un étranger qui vient passer l'hiver à Paris.

FIN DU PREMIER VOLUME.

588344
SCN

Legatoria d
N.I.O.